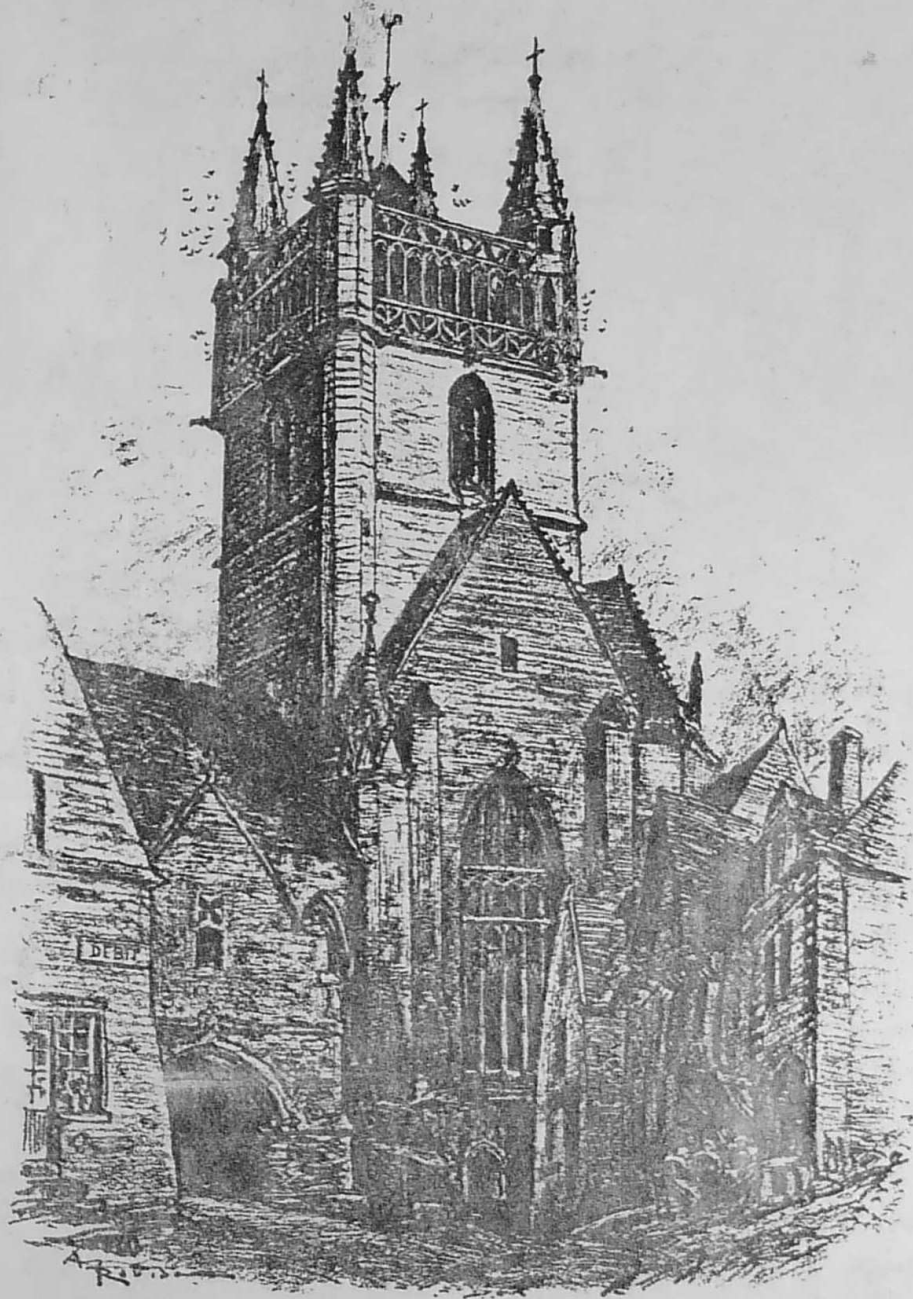


CHRONIQUE BIMESTRIELLE
DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PAYS DE KEMPERLE

NOUVELLE SÉRIE N^{OS} 10-11 1^{er} octobre 1993



LES NOMS DES RUES
DE QUIMPERLE
2 - ANCIENNE
PAROISSE SAINT-MICHEL

MARCEL KERVAN

LES NOMS DES RUES
DE QUIMPERLE

2 : ANCIENNE PAROISSE
SAINT-MICHEL

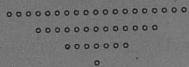
REMERCIEMENTS:

Si j'ai pu rassembler quelques documents relatifs à environ cinq siècles de l'histoire des rues de Quimperlé en fouillant quelques archives à la disposition de tous, il m'a été plus difficile de trouver des textes contemporains et c'est grâce à la mémoire des Quimperlois et des Quimperloises d'origine, d'adoption ou de coeur, qu'il me fut possible de poursuivre cette enquête jusqu'à nos jours.

Ma gratitude va plus particulièrement à M. Yves Bellancourt, M. Jean Colas, M. Louis Tréquier, M. et Mme Joseph Joliff-Brient, M. Yves Guillou ancien maire de Quimperlé, Mes Rolland, Liot et Davy notaires, Mme Liliane Voisin-Lhuillier archiviste de la mairie de Quimperlé, le service du cadastre, M. Guy Cornou, M. Christian Le Gouellec, M. Alain Péron, M. Pierre Le Thoër, Frère Marc Simon de l'Abbaye de Landévennec, la Communauté des Ursulines de Quimperlé.

oooooooooooooooooooo
oooooooooooo
oooooo

aux limites de la commune de Mellac, les pavillons individuels remplaçant de fertiles terres agricoles.



ABREVIATIONS:

- D.C.M.Q. : délibération du conseil municipal de Quimperlé.
- A.D.F. : Archives départementales du Finistère.
- B.S.A.F. : Bulletin de la Société Archéologique du Finistère.

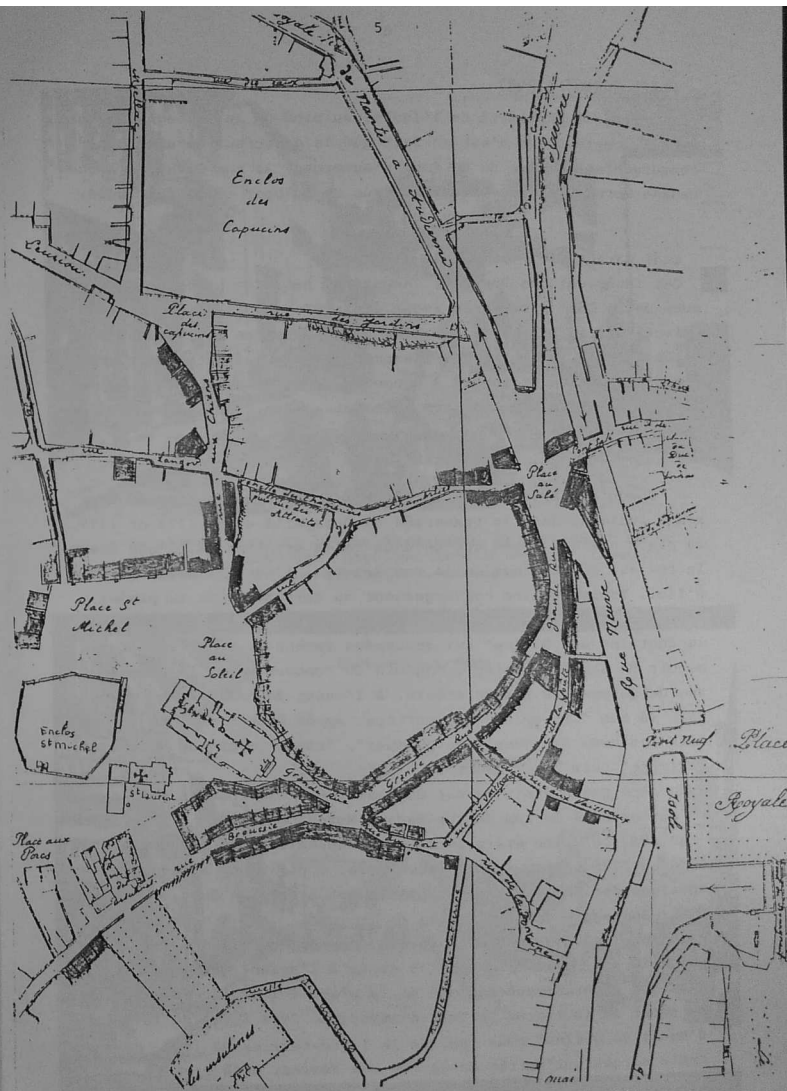
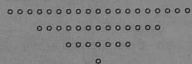
NOTE:

AVEU: déclaration de propriété faite par un vassal à son suzerain; dans notre étude, déclaration écrite faite par un propriétaire à l'abbaye de Sainte-Croix.

TERRIER: livre-recueil des propriétés foncières; le livre-terrier cité dans cette étude a été rédigé entre 1678 et 1683 et se trouve actuellement à l'abbaye de Landévennec.

DECLARATION DES NOMS DES RUES: les noms des rues ne furent officialisés qu'au XIXème siècle, les noms antérieurs étant coutumiers. Pour chaque rue, la date de désignation officielle ou officielle figure après chaque tête de paragraphe.

BIOGRAPHIES: Afin d'éviter à nos lecteurs de se référer trop fréquemment au dictionnaire, nous avons placé au début de chaque étude de rue, une courte notice biographique pour les personnages entrant dans la composition des noms de rues.



Plan établi en 1820 et annexé au cadastre de 1824.

PLACE CARNOT (1898)

Située à proximité de l'Isolé, au pied de la montagne Saint-Michel, cette place n'est en fait que le carrefour de six voies convergentes: la rue de La Tour d'Auvergne, la rue Savary, la rue Madame Moreau, la rue Thiers, la rue de Quimper et la rue Isolé.

+ +

Sadi Carnot (1837-1894).

Cet ingénieur des Ponts et Chaussées, natif de Limoges, fut député de la Côte d'Or après avoir été préfet de la Seine-Inférieure.

Secrétaire d'Etat à 41 ans, il devint ministre des Travaux Publics en 1885, ministre des Finances l'année suivante, puis président de la République le 3 décembre 1887. Assassiné à Lyon le 24 juin 1894 par l'anarchiste Caserio, il fut inhumé à Paris, au Panthéon.

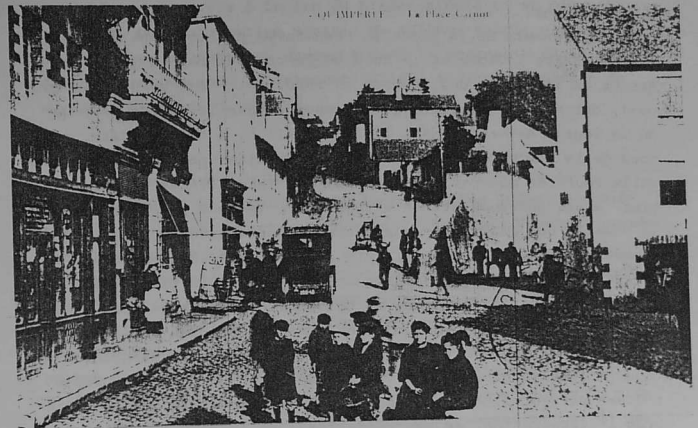
+ +

Jusqu'au percement du grand chemin de communication de Vannes à Audierne dans la traversée de Quimperlé entre 1773 et 1777, la place n'était dotée que de deux voies principales, l'une étant la rue aux Fèvres (bas de la rue Savary), l'autre l'accès au pont d'Isolé. Trois ruelles convergeaient au nord-ouest de la place: longeant l'Isolé en remontant son cours la "venelle conduisant à la fontaine aux Buttes" qui deviendra successivement "venelle du maçon de Saint-Guénolay", "chemin du Combout" puis finalement rue de Quimper au XIX^{ème} siècle. A l'ouest de celle-ci se trouvait la rue "Cribérien" qui portera, après élargissements successifs les noms de "chemin de Quimper", "route royale de Nantes à Audierne" puis "rue Thiers".

Du côté ouest était la rue du Chambrier, escarpée et fort étroite qui prendra le nom de rue Madame Moreau en 1930.

Au sud, la place était fermée par une maison qui fut démolie en 1775 ou 1776 pour ouvrir la rue Neuve. C'était une auberge, à l'enseigne des Trois Pigeons, appartenant à Antoine Huet, employé de la Compagnie des Indes. (1)

Cette place, jusqu'à la dernière décennie du XVII^{ème} siècle, porta le nom de la "place de la croix à l'acier", une croix métallique étant dressée au sud de la place à l'emplacement actuel du début de la rue de La Tour d'Auvergne, "vis à vis de la maison d'Henri de Quélen" nous indique le livre-terrier de 1683. Cette croix marquait l'entrée de la rue aux Fèvres, côté rivière, et



La place Carnot et la rue de Quimper au tout début de ce siècle. La poste est installée dans le premier immeuble à droite sur la photographie ci-dessous.



devait signaler aux clients qu'ils pénétraient dans le quartier des forgerons.

La physionomie de la place se transforma profondément à deux reprises. Entre l'Isolle et le nord de la rue aux Fèvres (rue des Forges en 1494, rue des Fébures en 1520, selon des aveux de l'époque), des maisons furent abattues pour percer la rue Neuve (rue de La Tour d'Auvergne) dans les années 1775. A la même date, au nord de la place deux maisons furent détruites pour ouvrir la nouvelle route de Quimper (aujourd'hui rue Thiers). Ces deux immeubles, ainsi que deux autres situés entre le pont sur l'Isolle et la venelle qui conduisait aux Buttes appartenaient à une rue dénommée rue aux Saucisses à la fin du XVII^e siècle. Au début du siècle suivant ce nom disparaît et la place de la Croix d'Acier prend l'appellation de place au Salé et le pont Isolle reçoit le nom de pont au Salé, dénominations conservées jusqu'en 1898.

Nous ne pouvons émettre qu'une hypothèse quant à ces changements toponymiques au début du XVIII^e siècle, aucun document précis n'étant parvenu à notre connaissance. Il semblerait que ce fut après l'inauguration, en septembre 1683, de la nouvelle halle de la rue du Château, que les commerçants en "chair salée" aient émigré hors de l'enceinte de la Basse-Ville pour exercer leur profession sur cette place de la paroisse Saint-Michel, tout en restant à proximité de leur clientèle de la paroisse Saint-Colomban.

Les trois maisons situées entre la place au Salé et l'Isolle virent leurs façades détruites vers 1777 et c'est sur l'emplacement de la maison d'Henri de Quélen que les Briant du Stang reconstruisirent un beau logis où s'installa leur gendre, le sénéchal Simon-Bernard Joly de Rosgrand. Bien que frappée d'alignement dès 1820, la façade de cet immeuble fut reconstruite au cours du siècle dernier avant d'être enfin rasée un siècle plus tard. Une carte postale des années 1905-1910 nous rappelle l'importance de cette maison à belle tourelle carrée bordant la rivière. De l'impasse Saint-Gurloës, place Hervo, est encore visible le mur arrière du XVII^e siècle de la maison d'Henri de Quélen.

Au nord de la place se situe la seconde transformation importante de la place due à l'ouverture de la nouvelle route de Quimper en 1846, à la place du chemin du Combout. Les maisons dressées entre le chemin et le pont Isolle furent rasées puis reconstruites peu après pour être une nouvelle fois abattues en 1937 pour faire place l'année suivante à un important immeuble formant l'angle de la rue de Quimper et du pont.

Entre la rue Madame Moreau et la rue Savary, tous les immeubles ont été reconstruits à la fin du XIX^e siècle et au début de celui-ci. Le seul vestige visible du XVII^e siècle est un mur de refend et un puits se dressant dans la pharmacie de la place Carnot. Cet immeuble appartenait en 1651 à Jacques Couttin de Kervéno, maire de Quimperlé.

+ +
+

Extrait de l'aveu du 1er mai 1761 (A.D.F. cote 5 H 326).

Antoine Huet, au service de la Compagnie des Indes, propriétaire de la maison ayant pour enseigne Les Trois Pigeons, située près la place au Salé.

" La dite maison et la cour ouvre du couchant sur la place du Salé et sur la Grande Rue et contiennent ensemble de face à prendre depuis la maison du sieur du Stang Briant jusqu'à celle du sieur de Pratenau Le Coq, quatre-vingt cinq pieds; de levant et partie du midy, le tout est borné par la partie de la rivière Ellé (?) qui dévalle aux grands moulins de cette ville; du midy par la maison et court (sic) du sieur de Pratenau et par le chemin de sortie qui dépend de ladite maison au bout duquel chemin vers le midy est une porte d'entrée et de sortie; dans la dite cour, du nord, ladite maison et issues sont bornées par la maison dudit sieur du Stang ..."

RUE DE LA TOUR D'Auvergne (1898)

Située dans le prolongement du quai Brizeux, cette rue longe la rive droite de l'Isolle en remontant celle-ci de la rue Jacques Cartier jusqu'à la place Carnot.

+ +
+

Théophile-Malo Corret, dit de La Tour d'Auvergne:

Fils d'un avocat de Carhaix, Théophile naquit en cette ville le 23 décembre 1743, il fit ses études à Quimper et à l'école militaire de La Flèche. Officier du régiment d'Angoumois, il fut autorisé à porter le nom de La Tour d'Auvergne en 1779, une de ses ancêtres Adèle Corret étant la fille naturelle d'Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, père du maréchal de France Henri de Turenne.

Refusant le grade de colonel en 1793, il se retira de l'armée deux ans plus tard pour se livrer à des études historiques sur Carhaix, les Bretons et les Gaulois.

Il revint sous les armes peu après, comme simple grenadier pour



LA MORT DE LA TOUR D'AUVERGNE

50. En 1797, la Tour d'Auvergne, retirée et vivait dans une modeste prison. Reprit du service, comme simple soldat, pour remplacer le plus jeune fils de son oncle, le Belfort. Bonaparte, premier consul, lui fit faire un sabre d'honneur et le nomma, premier grenadier de son régiment. En 1800, à la bataille d'Oberhausen, en Bavière, voulant remplacer d'une escopette, portée par un militaire, il fut frappé d'un coup de lance droit au cœur.

Collection Chapeau-Nantes

remplacer le fils d'un ami briochin appelé par la conscription.

Après la bataille de Zurich en 1799, il fut versé dans l'armée du Rhin et le 28 juin 1800, il fut tué d'un coup de lance lors de la bataille d'Oberhausen, près de la ville d'Essen.

Quelques mois auparavant le Premier Consul Bonaparte lui décerna le titre de "Premier grenadier des armées de la République".

Sa dépouille repose au Panthéon depuis 1889.

+ +
+

La rue de La Tour d'Auvergne était, au Moyen-Age, un modeste chemin piétonnier longeant la rive droite de l'Isolle, au pied de la montagne Saint-Michel, se terminant en impasse contre une maison donnant sur l'actuelle place Carnot.

Ce chemin, selon un aveu (A.D.F. - 5 H 324) datant de 1494, portait le nom de rue Coz. A l'angle de la rue aux Vaisseaux (Jacques Cartier) se trouvait un jardin, et en face de ce dernier, empiétant sur la moitié du lit de l'Isolle, était le moulin de la ville. Au nord de ce jardin, il n'y avait qu'une seule maison à pans de bois qui, bien que modifiée existe encore en face du pont dit du moulin de la ville, moulin ayant changé de rive après la construction, en 1777, du pont de pierre remplaçant une passerelle de bois si chancelante que la municipalité, le 17 octobre 1771, en signalait le danger en déclarant qu'il y a "nécessité urgente de construire un pont neuf pour la communication des Grandes Routes". (ce pont neuf figure sur le plan de Quimperlé de 1774, mais en fait, il ne sera jeté sur la rivière que trois ans après).

Entre la maison à pans de bois et l'actuelle place Carnot la rue Coz n'était bordée que de jardins et d'un étang alimentant le moulin par un bief.

En 1762, lorsque fut prise la décision de construire le chemin de grande communication entre Lorient et Quimper, il fut envisagé d'élargir la rue Coz et de démolir la maison placée entre celle-ci et la place au Salé. Il fallut plus de dix ans de procédure entre la ville et le propriétaire de cette maison, célèbre auverge à l'enseigne "Aux Trois Pigeons", pour que la rue Neuve débouchât sur la place. Ce ne fut qu'en 1775-1776 que la rue "vielle" céda la place à la rue Neuve.

Au bord de cette nouvelle voie furent construits, à la fin du XVIIIème siècle, trois petits pavillons dépendant de maisons situées dans la grande Rue, petits édifices encore en bon état de conservation.



La rue de La Tour d'Auvergne vers 1905. La maison à tour fut celle de l'avocat Briant du Stang puis celle de son gendre, le sénéchal Joly de Rosgrand qui y mourut le samedi 30 mai 1802.



Le lion de la borne-fontaine du quai Brizeux. Elle fut installée en 1890. Elle existait encore en 1983 mais est disparue depuis.

QUAI BRIZEUX (1898)

Longeant la rive droite de la Laïta de la rue Jacques Cartier au carrefour du boulevard de la Gare et de la route du Pouldu, ce quai ne reçoit plus de bateau depuis une trentaine d'années, le dernier étant un sablier aujourd'hui amarré en aval, après les viaducs sur la rivière.

+ +
+

Auguste Brizeux (1803-1858)

Nous ne ferons pas l'affront à nos compatriotes de présenter une courte biographie de ce poète, chantre de la Cornouaille, auquel Yves Bellancourt a consacré l'an dernier un numéro spécial du bulletin de notre société d'Histoire du Pays de Quimperlé, intitulé "un itinéraire Brizeux".

+ +
+

Le quai Brizeux fut jusqu'en 1898 simplement désigné sous le nom de quai ou quai de la rive droite pour le différencier de celui d'en face.

Du Moyen-Age jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle, la Laïta, alors dénommée rivière d'Ellé n'offrait qu'une grève à l'accostage des vaisseaux circulant entre Quimperlé et la mer. C'est sous Louis XIV, en 1680, qu'on construisit un "quay" de deux cents mètres de long avec les pierres de récupération provenant de la démolition des murailles de la ville close, de cette Basse-Ville que le duc Jean Ier avait ceinte de remparts au XIII^{ème} siècle.

Ce quai, compris entre la rue des Vaisseaux et les rochers de la montagne Sainte-Catherine était bordé de vingt-neuf maisons appartenant aux riches armateurs et négociants en vin, bois ou céréales comme Maurice Morice du Beaubois, Yves et Joseph de Gastaigalède, Charles Luhandre, les membres nombreux des familles Pégasse, de Coëtnours ou Aumont qui possédaient pour la plupart de riches demeures dans les rues aristocratiques de la Basse-Ville en cette fin du XVII^{ème} siècle. Nous n'oublions pas, avant l'érection de la maçonnerie du quay, le chantier de construction navale de Nicolas Pitouais, sieur de Rosmenglas, à l'entrée du quay, contre et en aval des moulins du Roy, où vers 1630 (aveu du 11 octobre 1632) était "un atelier pour construire et bastir des vaisseaux".

La majorité des commerçants du XVII^{ème} siècle étant importateurs de vins de Bordeaux ou des bords de Loire, presque tous les rez-de-chaussée des immeubles alignés le long du quay pos-

vinrent se blottir sous le rocher le long de la promenade du quai, la dernière maison, proche de Saint-Nicolas, devint "fayencerie" entre 1763 et 1765.

Au XIX^{ème} siècle, l'ensablement de la Laïta contraignit les bateaux à n'utiliser que l'extrémité sud du quai et l'on procéda à l'abattage progressif des arbres de la promenade pour assurer le stockage des marchandises débarquées.

Au milieu de notre siècle la promenade servit au déchargement des sabliers et la circulation devenant plus intense, la dernière ligne d'arbres disparut entre 1950 et 1962.

De l'ancien quai, seuls témoignent quelques immeubles dressant encore leurs hautes et belles façades des XVII^e et XVIII^e siècles, vestiges du passé portuaire de Quimperlé.

+ +
+

Le bulletin double nos 4 et 5, publié en 1992 par notre Société d'Histoire du Pays de Kemperle, décrit sous la plume d'Alain Penec les "Aspects de l'histoire du port de Quimperlé".

+ +
+

Sources: A.D.F. Avenu de 1497 à 1783 (cotes 5 H 350 et 5 H 344)

D.C.M.Q.

Livre-terrier (1678-1683)

RUE JACQUES CARTIER (1898)

^ Située au début du quai Brizeux, cette voie perpendiculaire à ce dernier, monte vers le milieu de la rue Savary, sa partie supérieure étant un escalier.

+ +
+

Jacques Cartier (1494-1557):

Ce navigateur fit, en 1534, son premier voyage dans l'Atlantique-nord et prit possession de Terre-Neuve au nom du roi de France François I.

Il remonta le Saint-Laurent jusqu'à la hauteur de Québec mais ce ne fut qu'au cours de sa seconde expédition (19 mai 1535 - 16 juillet 1536) qu'il parvint au village d'Hocholaga, plus connu de nos jours sous le nom de Montréal.

Après deux ultimes expéditions au Canada en 1541 et 1543, il abandonna la marine pour se consacrer à la vie civile de Saint-Malo, sa cité natale où il décéda le 1^{er} septembre 1557.

+ +
+

Avant 1898, cette rue était dénommée rue du Port ou rue des Vaisseaux. Montant du quai, elle tournait à gauche pour se hisser jusqu'à l'actuelle place Gambetta, la partie en escalier recevant le nom de rue Traversière entre 1814 et 1898.

Antérieurement à la première Restauration, seule la portion de rue perpendiculaire au quai porta le nom de rue aux Vaisseaux, le premier aveu en faisant état datant de 1473. L'escalier rejoignant la grande Rue était anonyme, étant désigné comme "venelle descendante de la grande Rue dans celle des Vaisseaux".

A la fin du XVII^{ème} siècle, la rue aux Vaisseaux était quasi-inhabitée. Quatre petites maisons occupaient le haut de la rue, deux de chaque côté. Au bas de cette rue, un jardin était cultivé du côté nord et un modeste chantier naval dressait son hangar au début du quai.

RUE LE BAS (1891)

Cette rue à forte déclivité, serpente du quai Brizeux à la place Gambetta. Commencant par une pittoresque succession de larges paliers, elle se termine dans les rues Savary et Brouicq par un court tronçon carrossable.

+ +
+

Corentin-Hippolyte Le Bas naquit à Quimperlé le 26 frimaire An XI (1802). Maître d'hôtel à Paris, il y accumula une fortune estimée à deux millions de francs-or.

Fils de Jean-Louis, boulanger à Quimperlé, marié et père d'un enfant, il habitait 422 rue Saint-Honoré. A sa mort survenue en son domicile parisien le 11 septembre 1891, il légua par testament une partie de sa fortune aux bureaux de bienfaisance de Quimperlé, Rosporden et Pleyben.

La ville de Quimperlé reçut une somme de cent cinquante mille francs; en reconnaissance, le conseil municipal donna le nom de ce bienfaiteur, le 28 avril 1891 à la rue de la Fontaine.

+ +
+

Ce nom de rue de la Fontaine n'apparaît qu'au début du siècle dernier et ne concernait que la section basse de la voie en escalier. Un bassin de pierre situé à l'angle du quai et de la rue recevait les eaux d'un ruisseau souterrain; en 1840, on installa à la place du réceptacle une borne-fontaine ornée d'une applique en bronze représentant une face de lion, l'eau lui coulant de la gueule. Ce motif de bronze fut volé il y a une dizaine d'années et seul le pilier de granit témoigne de ce point d'

eau.

La section inférieure de la rue Le Bas semble avoir été anonyme avant le XIX^{ème} siècle.

La partie supérieure de la rue Le Bas ne comportant pas de marches d'escalier connu avant le siècle dernier trois noms différents:

- rue Acoste (acoste ou à coste: à pente abrupte) au XV^{ème} XVI^{ème} siècle entre les rues actuelles de La Villemarqué et Savary (place Gambetta), nom attesté par un aveu de 1494; un autre aveu de 1540 fait mention de "rue Acost, près rue aux Vaisseaux".
- rue Broussic, dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle et au siècle suivant, cette rue prenant son départ au sommet de la section en escalier, à l'angle de l'ancienne venelle Sainte-Catherine.
- rue aux Vaisseaux, au XVIII^{ème} siècle, du quai à la place Gambetta.

VENELLE SAINTE-CATHERINE (SUPPRIMEE EN 1909)

Cette venelle, aujourd'hui désaffectée, avait son origine au sommet des escaliers de la rue de la Fontaine, entre les nos 5 et 7 de l'actuelle rue Le Bas, et sert d'entrée à la propriété de M. Yves Guillou, ancien maire de Quimperlé de 1977 à 1989.

Elle rejoignait, en longeant et en surplombant la Laïta, la ruelle des Ursulines qui aboutissait, au Bel Air, à l'ancienne chapelle Sainte-Catherine.

La ruelle ou venelle Sainte-Catherine était fort utile aux habitants du quai domiciliés entre la rue de la Fontaine et Saint-Nicolas, car, lors des crues de la rivière, ils avaient la possibilité d'échapper aux inondations par des sentiers ou de petits escaliers et de rejoindre la Haute-Ville en suivant la ruelle.

Un long et haut mur de soutènement en pierres sèches courant le long de la rive ouest de la venelle Sainte-Catherine en rendait la circulation dangereuse au début de ce siècle, les eaux d'infiltration provoquant de fréquents éboulements. Aussi la municipalité décida-t-elle, en 1909, d'en interdire l'usage, puis en 1925, (D.C.M.Q. 20 octobre 1924) elle vendit la ruelle à MM. Corbière, Piton, et Guillou, riverains.

RUE THIERS (1898)

Cette voie principale d'accès à la Haute-Ville prend son

élan place Carnot pour gravir une pente fort raide avant de s'arrêter au carrefour des rues Mellac, du Couédic et de Pont-Aven.

+ +
+

Adolphe Thiers (1797-1877)

Cet avocat et historien d'origine marseillaise fut à maintes reprises ministre puis président du Conseil sous Louis-Philippe.

Simple député de 1840 à 1870, il devint président de la République en 1871 et réprima durement les tenants de la Commune, après une guerre civile parisienne de deux mois.

En moins de deux ans, il réussit à effacer l'humiliation de Sedan en redressant rapidement l'économie et les finances du pays.

Renversé en 1873, il s'éteignit à l'âge de quatre-vingts ans à Saint-Germain en Laye.

+ +
+

La rue Thiers, au début du XVII^{ème} siècle, n'était qu'un modeste chemin dénommé rue Cribérien, se terminant au hameau du Poullou.

Ce nom est tiré d'un vieux mot breton criber signifiant peigneur ou cardeur de chanvre ou de lin. La proximité de la rue des Chambriers laisserait entendre qu'une petite industrie du chanvre s'exerça au bord de l'Isolle, près de la place à la Croix d'Acier (place Carnot).

Les aveux de l'abbaye de Sainte-Croix conservés aux archives départementales du Finistère font état de cette rue Cribérien de 1619 à 1694 et indiquent que ce chemin conduisant du Portradec au Poullou, dominait "la vallée conduisant au manoir de Saint-Guenolay" et donnait "au levant sur le chemin de Saint-Guenollé", chemin qui deviendra au cours des siècles suivants chemin du Combout puis rue de Quimper.

Dès 1683 apparaît le nom de chemin de Quimper concurremment avec celui de Cribérien.

En 1754 le duc d'Aiguillon, gouverneur de la Province de Bretagne décida de créer "les grands chemins", voies rapides de communication entre les principales villes bretonnes. Une voie nouvelle fut tracée de Nantes à Audierne, traversant Quimperlé par le Bourgneuf et le Poullou au lieu de passer par la rue Terre de Vannes, le pont Lovignon, le pont Isolle et la grande Rue.

Les travaux concernant la section partant de l'actuelle place Carnot à Mellac par le Poullou furent adjugés en 1762 à M. Le Vasseur, entrepreneur qui parvint à Mellac en 1767.

Pour élargir la rue Cribérien dans sa partie basse deux maisons furent abattues entre l'angle de la rue des Chambriers et le chemin du Combout, puis il fallut tailler dans le rocher du Poradec pour arriver à la hauteur de la rue Bellevue avant de tourner à gauche pour rejoindre le Poullou.

Hormis l'auberge aux "Armes des Bourbons" située à l'angle de la rue des Chambriers, aucune maison ne sera construite le long de cette nouvelle "route royale n° 183 de Nantes à Audierne" qui prit le nom de chemin de Quimper de la place au Sallé jusqu'au Poullou avant la mise en chantier à partir de 1843 de l'actuelle route de Quimper n° 165 longeant l'Isole.

Les travaux d'aménagement de la route royale, du côté du Bourg-neuf, furent terminés en 1768, la réception de ceux-ci ayant eu lieu le 5 septembre ... mais le pont du moulin de la ville était toujours en bois. Une délibération du conseil municipal de Quimperlé du 17 octobre 1771 rappelait qu'il y avait "nécessité urgente de construire un pont neuf pour la communication des grandes routes". Il ne sera construit qu'en 1777, la décision de remplacer le pont de bois ayant été prise ... en 1764 ! C'est ainsi que le chantier routier de la traversée de Quimperlé s'étala sur une quinzaine d'années.

(Nota: Le plan de Quimperlé de 1774 indiquant le Pont Neuf anticipait de trois ans sa construction effective).

LA RUE BELLEVUE (1898)

^ Située dans le prolongement de la rue Thiers, à hauteur de l'école primaire, la rue Bellevue -bordée de quelques maisons et de nombreux hauts murs séculaires- escalade le coteau du parc Rhu d'où un vaste panorama s'ouvre sur la Basse-Ville aux yeux émerveillés des rares promeneurs fréquentant ce calme quartier. Le sommet de la rue et l'impasse Bellevue attenante, ne virent apparaître des maisons individuelles qu'au cours de ces vingt-cinq dernières années.

Avant 1898, cette rue était indifféremment appelée rue Cribérien ou rue aux Larrons. Le terme Cribérien qui s'appliquait à la fois aux rues Thiers et Bellevue disparut pour la première, lorsqu'on créa, en 1762, la grande route de Nantes à Audierne, quant à la seconde, elle garda l'appellation de rue Cribérien jusqu'en 1898. Le nom de rue aux Larrons apparut pour la première fois dans un aveu de 1760 et le plan cadastral de 1820 utilise le nom de Cribérien (sic) dans sa section A et le nom de rue aux Larrons dans sa section F.

La rue Cribérien ou aux Larrons s'achevait dans le hameau du Poullou situé entre la rue de la Corniche et le début de l'impasse Bellevue. Il est probable que la rue aux Larrons et le Poullou étaient le refuge des tire-laine et des mauvais garçons de l'époque, le quartier ayant conservé cette fâcheuse réputation jusqu'au début du siècle présent.

Cette rue sinueuse au siècle dernier fit l'objet de nombreux travaux d'alignement, les derniers remontant à 1971.

RUE DE QUIMPER (1898)

Cette rue, partant de la place Carnot pour rejoindre la commune de Mellac à Roz-Glas, portait avant 1898 le nom de route de Quimper ou de route nationale n° 165. Le tracé et la construction de cette voie furent décidés en 1840. Nécessitant de gros travaux de génie civil, déroctage et établissement de nombreux et importants murs de soutènement, le travail commencé en 1843 ne fut achevé que trois ans plus tard.

Avant cette époque, la traversée de Quimperlé en direction de Quimper s'effectuait par la route royale n° 183 qui empruntait l'actuelle rue Thiers et la rue du Poullou (rue du Couëdic) ayant toutes deux une forte déclivité pénible à la traction animale.

Antérieurement à 1843, seul un petit chemin dénommé chemin du Combout remontait la rive droite de l'Isole à partir de la place au Sallé. Très étroit dans sa partie première, il s'élargissait à partir du carrefour actuel des rues de Quimper et du Combout en une belle allée bordée de peupliers dénommée promenade du Combout. Cette double rangée d'arbres sera abattue en deux fois: lors de la construction du mur de soutènement de la future route de Quimper entre 1843 et 1845 puis lors de l'installation de l'usine Savary en 1881, entre le chemin du Combout actuel et l'Isole.

La nouvelle route de Quimper coupa deux anciens domaines, celui de Saint-Guénolé et celui du Lézardeau. Ce dernier étant mentionné au chapitre consacré à la rue du Couëdic, partons à la découverte du "manoir noble de Saint-Guenollé", complètement oublié depuis deux siècles.

En 1056, un moine de l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix de Quimperlé, dénommé Killae, fut nommé abbé de Landévennec. De la date de sa nomination jusqu'à sa mort en 1085, il est attesté qu'il revint plusieurs fois à Quimperlé.

Possédait-il une maison au bord de l'Isle dans laquelle il créa un oratoire dédié au saint fondateur de l'abbaye de Landévennec ?

Remit-il à l'abbaye de Quimperlé une relique du saint ? Cette deuxième proposition semble la plus probable, un document du cartulaire consacré à la vie de Saint-Guthiern, citant la présence à l'abbaye d'un morceau du chef de Saint-Guénoilé, à côté des reliques de Saint-Guthiern.

Il faut attendre six siècles pour que l'on retrouve mention du nom de Saint-Guénoilé à Quimperlé.

Le 16 juillet 1669, un aveu est fourni à l'abbaye de Sainte-Croix par l'écuyer Alain du Combout, pour le manoir noble de Saint-Guenollé, contenant environ 100 journaux (approximativement 50 hectares). Deux aveux des 16 avril et 16 août 1684, fournis par sa veuve, Marguerite-Catherine Cherbonnel à "Messire Guillaume Charrier, conseiller, aumônier du Roy, abbé commendataire de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé" nous offrent de remarquables précisions sur ce domaine aujourd'hui tombé dans l'oubli. A l'ouest et au sud, la propriété était limitrophe des "Buddes du Poradec", appelées en 1763 les Buttes (sous le Parc Rhu); au nord, elle était mitoyenne du Lézardo (sic) et, à l'est, elle bordait "la rivière disol".

Cette terre seigneuriale de "cent journaux environ" comprenait la "maison noble de Sain Guenollé, une chapelle dédiée à monsieur Sain Guenollé, ruine de fuie, colombier, métairie, jardin, verger çabine, taillis, (h)aies, courtils, terres chaudes et froides, prés, prairies, issues et franchises".

La famille de Combout (du Combout dans certains actes officiels) était originaire du village de Kerguio marc'h en Querrien dont mention est faite dans la relation d'une montre de 1427 (1).

Le dernier chef du nom, Jean-Baptiste du Combout, seigneur du Lez (2) Saint Guénoilé (1672-1729), né au manoir et inhumé dans la chapelle Notre-Dame de Quimperlé n'eut que deux filles: Marie-Louise qui fut prieure des Ursulines de 1775 à 1778 et de 1784 à sa mort en 1787, Marguerite-Ursule, veuve de Kergariou s'éteignit au manoir le 16 janvier 1791 à l'âge de 88 ans.

(1) Le village se dénomme aujourd'hui Kerivarc'h et la chapelle du manoir, qui se trouvait en ce lieu, fut démontée en 1895, pour être réédifiée au bourg de Querrien, place Saint-Joseph.
(2) Lez en vieux breton signifiait manoir: Lez St Guénoilé, Lez ar gour (Lézardeau), Lez ar Trioux (Lézardrieux), Lez an Even (Lesneven) etc ... Ce ne fut qu'au siècle dernier que lez fit place à maner, mot français bretonnisé.

Si au XVIIème siècle, l'actuelle rue de Quimper portait le nom de chemin de Saint-Guenolay, le nom de chemin du Combout apparaît sur le plan de 1774, pour redevenir une rue Saint-Guénoilé dans la matrice de la contribution foncière de 1792.

Que reste-t-il du domaine de Saint-Guénoilé ? Bien peu de choses tant le domaine fut morcelé dès le début du siècle dernier après le décès de Marguerite du Combout en 1791. Sur l'emplacement de la chapelle fut construite une maison d'habitation où se voit encore une porte en anse de panier. Cette chapelle était dans la cour du manoir et avait pour dimensions 17m.50 X 7m. (cf cadastre section A parcelle 605). Entre l'ancienne usine à gaz et l'Isle, subsistent quelques vieux murs situés dans le périmètre des Papeteries de Mauduit.

+ +
+

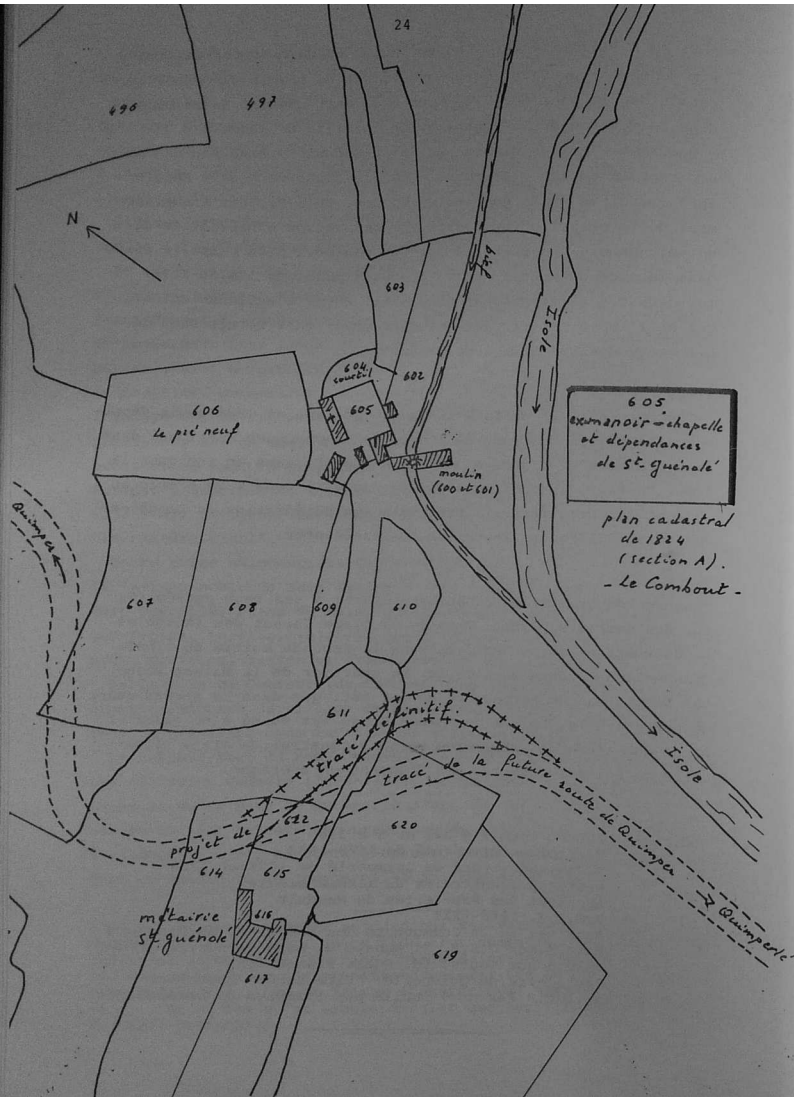
Théodore Hersart de La Villemarqué déclara en 1888 avoir découvert "la moitié du crâne de l'abbé de Landévennec mentionné dans le cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix", sans en indiquer le lieu. En fait, le chef du saint se trouvait depuis un siècle au couvent des Ursulines; il fut remis aux Bénédictins de Landévennec vers 1952, alors installés à Plouneventer.

+ +
+

La rue de Quimper a un habitat réparti à ses deux extrémités sur des sections planes. Près de la place Carnot des immeubles de deux étages furent édifiés dans la seconde moitié du siècle dernier, en bordure de l'Isle. Le quartier de la Maison Rouge, sur le plateau de Kerneuzec, ne fut bâti que dans le second quart de notre siècle. Le nom de Maison Rouge fut donné à ce quartier parce que l'une des premières maisons construites était recouverte de tuiles, matériau peu fréquent en Bretagne.

+ +
+

Sources: A.D.F. cote 5 H 347 et 5 H 338
Terrier de Quimperlé de 1678-1683
Plans cadastraux de Quimperlé de 1774 et 1820
Matrices cadastrales du XIXème siècle
Archives des Papeteries de Mauduit
B.S.A.F. 1888-LXXI
Archives de la Communauté des Ursulines de Quimperlé
Marc Simon O.S.B. "l'abbaye de Landévennec, de St Guénoilé à nos jours. Ed. Ouest France 1985
Cartulaire de Quimperlé: "Vita Sancti Gurthierni"
Bulletin Pax n° 9 publié par l'abbaye de Landévennec.



Actes de baptême et d'inhumation de Jean-Baptiste du Combout (Registres de la paroisse Saint-Michel. Archives municipales de Quimper).

" Le 30ième jour de mai 1672 fut né et baptisé Jean-Baptiste, fils légitime et naturel d'écuyer Alain, chef de nom et d'armes du Combout, seigneur du Lez St Guenolé et de dame Margueritte Charbonnelle (en réalité Charbonnel) sa compagne, furent parrain et marraine Claude Le Calvé et Clément Le Guiriec tous deux pauvres".

Handwritten notes:
 Jean-Baptiste...
 Le 30. mai 1672 fut né et baptisé Jean-Baptiste, fils légitime et naturel d'écuyer Alain, chef de nom et d'armes du Combout, seigneur du Lez St Guenolé et de dame Margueritte Charbonnelle (en réalité Charbonnel) sa compagne, furent parrain et marraine Claude Le Calvé et Clément Le Guiriec tous deux pauvres.
 Jean-Baptiste
 Claude Le Calvé
 Clément Le Guiriec

Alain du Combout, Jean Le Beux, sacriste.

Handwritten notes:
 Le douze fevrier mil sept cent vingt neuf fut inhumé dans la chapelle de notre Dame le corps de messire Jean-Baptiste du Combout, chevalier, seigneur de St Guenolé, décédé du jour précédent, âgé d'environ cinquante cinq ans (en fait 57 ans), en présence de Mr maître Thomas-Joseph Le Flo, Sénéchal de cette ville, le seigneur du Lezardault, le seigneur du Quilio, le seigneur Duvergier et plusieurs autres des plus notables de la ville.
 Jean-Baptiste
 Jean-Baptiste
 Jean-Baptiste

" Le douze fevrier mil sept cent vingt neuf fut inhumé dans la chapelle de notre Dame le corps de messire Jean-Baptiste du Combout, chevalier, seigneur de St Guenolé, décédé du jour précédent, âgé d'environ cinquante cinq ans (en fait 57 ans), en présence de Mr maître Thomas-Joseph Le Flo, Sénéchal de cette ville, le seigneur du Lezardault, le seigneur du Quilio, le seigneur Duvergier et plusieurs autres des plus notables de la ville".

LE FAUBOURG NORD-OUEST DE QUIMPERLE

Compris entre le ruisseau du Dourdu et la rivière Isole, ce faubourg est limité au sud par la rue de Pont-Aven et la partie supérieure de la rue Thiers; au nord, par la frontière séparant Quimperlé de Mellac, entre les lieuxdits le Zabrenn et Botlan. (Zabrenn: lieu planté de quelques sapins; Zabrenn est formé de sapr: sapin et du suffixe singulatif enn, indiquant une petite quantité). (Botlan: composé des mots bretons bot: buisson et lan: ajonc).

Ce quartier très étendu ne fut urbanisé de façon intensive qu'au cours de la seconde moitié de notre siècle.

Au cours des deux siècles précédents, la majeure partie de ce vaste territoire, essentiellement agricole, appartenait à deux vieilles familles nobles; le domaine du Lézardeau aux du Couëdic de Kergoaler, le domaine de Saint-Guénolé aux du Combout.

(Lézardeau: Lez an dour: le manoir de l'eau. Le premier aveu connu, de 1611, contracte Lezardour en Lézardou, les aveux des siècles suivants réduisent le nom en Lézardo puis Lezardeault et Lézardeau.

Lez Saint-Guenolé: le Lez Saint-Guénolé sera francisé en manoir de Saint-Guenollay ou Guenollé dès le XVII^e siècle, le premier aveu connu de 1669 et l'acte de naissance de Jean-Baptiste du Combout faisant toutefois mention du Lez Saint Guenolé).

Le démembrement complet de ces deux domaines s'acheva dans le dernier quart du siècle dernier, la famille du Combout s'étant éteinte en 1791 et Louis du Couëdic ayant quitté Quimperlé en 1877.

+ +
+

RUE DU COUEDIC (1898)

Cette rue est le prolongement naturel, extra-muros, de la rue Mellac, suivant la ligne de crête séparant les vallées du Dourdu et de l'Isole, elle traverse de part en part le faubourg nord-ouest de Quimperlé pour s'achever au Zabrenn, en la commune de Mellac.

Voie à très forte pente dans sa partie inférieure, connue autrefois sous le nom de rue du Poullou, elle s'infléchit ensuite à hauteur de la rue du Pouligoudu pour retrouver une pente ascendante à partir de Kerfontaine.

+ +
+

Louis-Marie-Corentin du Couëdic de Kergoaler naquit au manoir



La rue du Couëdic vers 1905.

du Lézardeau le 10 décembre 1810 et mourut le 27 novembre 1898 à Clabecq -province du Brabant en Belgique- où il fut inhumé.

Ingénieur agronome, il porta un grand intérêt, dès 1830 au développement agricole de la région, à l'instruction des enfants, à la formation professionnelle, à l'industrie et aux classes défavorisées. On lui doit l'installation des Frères des Ecoles chrétiennes en 1851 dans la "maison de la Duchesse Anne" rue du Château, la création d'une école nationale d'agriculture, la mise en route d'une papeterie qu'il cédera à Joseph de Mauduit dix ans après. Sur ses terres, il éleva la première cité ouvrière de Bretagne.

Conseiller général du Finistère en août 1848, il fut député de 1857 à 1870, maire de Quimperlé de 1860 à 1870. Il eut l'honneur de recevoir l'empereur Napoléon III dans son manoir du Lézardeau le 13 août 1858.

Déçu par l'avènement de la IIIème république en 1870 et battu aux élections législatives de 1876, il quitta définitivement Quimperlé l'année suivante et se retira en Belgique dans une propriété de sa femme Cécile-Jeanne de Sayve, à Clabecq.

+ +

La rue du Couédic, bien qu'ainsi dénommée officiellement depuis 1898 fut connue jusqu'à la seconde guerre mondiale sous son ancienne appellation de rue du Poullou, (mares, trous d'eau) en souvenir des nombreuses sources existant autrefois à l'emplacement des rues actuelles de Kerguelen, des Corsaires et des Castors.

Le faubourg ne fut urbanisé qu'à la fin du XIXème siècle sur toute la partie la plus pentue, jusqu'au niveau de la rue du Petit Combout; au-delà, on ne rencontrait que prairies, terres labourées et landes. Depuis la fin du XVIIIème siècle, la rue du Couédic portait le nom de route royale n° 183 de Nantes à Audierne et ne comportait qu'une dizaine de maisons au bas de la rue à l'angle de la route royale n° 4 de Lorient à Lanvéoc, dénommée aujourd'hui rue de Pont-Aven.

Le Poullou fut pendant la première moitié de notre siècle un quartier populaire habité par des familles ouvrières employées aux Papeteries de Mauduit, à la "Conserverie Bretonne" et à la "Coopérative du Coat-Kaer". La présence de marginaux squattant quelques hangars ou maisons à l'abandon donna au haut du quartier une réputation peu flatteuse.

En amont du Poullou, à partir de la rue du Petit Combout, nous



Visite de Louis Majestés impériales au château de Quarnec'h, appartenant à M. le comte du Couédic, d'après un croquis de M. Moulin. (Page 135)

Une vision bien fantaisiste de la visite historique. La scène ne se passe pas à Quimerc'h mais au château du Lézardeau. La représentation de Quimperlé manque singulièrement d'exactitude.

entrons dans l'ancien domaine du Lézardeau, vaste propriété qui appartient, presque sans interruption, depuis 1731, à la famille du Couëdic. Ce domaine était délimité au sud par l'actuelle rue du Petit Combout qui le séparait de la propriété de Saint-Guénolé, appartenant à la famille du Combout jusqu'à la Révolution; à l'est par l'Isole jusqu'à la commune de Mellac; à l'ouest et au nord par la frontière séparant Quimperlé de Mellac; au sud par l'actuelle rue du Couëdic. Les lieuxdits Le Lézardeau, Kerisole, La Maison Rouge, Bot-Lan, Rosglas et Kerneuzec appartenaient au milieu du XVIIIème siècle à Thomas-Louis du Couëdic de Kergoaler, grand-maître des Eaux et Forêts de la Province de Bretagne.

Le démantèlement de ce vaste domaine commença le 14 juillet 1855 lorsque Louis du Couëdic vendit Kerisole à Joseph de Mauduit. La dispersion des terres du Lézardeau se poursuivit après 1877, année du départ définitif du comte du Couëdic pour la Belgique.

IMPASSE DU COUEDIC (1898)

Ruelle située non loin du bas de la rue du Couëdic, parallèle à la rue de Pont-Aven. Cette voie sans caractère se trouve sur le territoire du Pouligoudu.

RUE DE LA-CORNICHE (1968)

Rue escarpée et étroite placée entre la rue du Couëdic et la rue Bellevue, cette voie, auparavant anonyme, était un simple chemin de traverse conduisant au hameau du Poullou, situé au sommet de la rue aux Larrons.

RUE DU PARC RHU (1933)

Impasse partant de la rue du Couëdic se terminant sur un plateau dominant la vallée de l'Isole où se trouve une grande prairie transformée en terrain de football par décision municipale du 1er octobre 1933.

RUE DU PETIT COMBOUT (DATE DE DENOMINATION NON RETROUVEE)

Située entre la rue du Couëdic et la rue de Quimper, cette voie étroite et très déclive rejoignait, avant le percement de la rue de Quimper, l'Isole au lieu-dit Le Combout à l'entrée des Papeteries de Mauduit.

VENELLE DU PETIT COMBOUT (1986)

Chemin de liaison entre la rue précédente et la rue de Quim-

per. Avant la construction de cette dernière rue, ce chemin partait de la métairie du manoir St-Guénolé pour se terminer au manoir lui-même. Les bâtiments rénovés de la métairie se trouvent, à droite en montant la venelle, autour d'une cour carrée, s'élevant sur deux côtés de cette dernière. Le nom de petit Combout fut donné à ce lieu au début du siècle dernier pour le distinguer du Combout situé au bord de l'Isole.

AVENUE DES CASTORS (20 FEVRIER 1958)

Primitivement dénommée Allée des Castors le 18 janvier précédent, cette voie nouvelle rectiligne créée en 1951 entre la rue du Couëdic et le grand virage de la rue de Quimper, remplaça un petit chemin longeant un ruisseau se jetant dans l'Isole.

Cette avenue doit son nom à une association "Les Castors de la Laïta" qui entreprit de lotir cette zone de démembrement du domaine du Lézardeau, avec le concours de la ville de Quimperlé, de la coopérative des logements économiques et familiaux et de Mme Ollivier, veuve d'un ancien instituteur devenu marchand de biens et ancienne propriétaire des lieux.

Ce groupement de "Castors" bâtissant eux-mêmes leurs maisons individuelles disposait de 89 lots répartis dans les prairies de part et d'autre de l'avenue actuelle et dans des champs situés au sud-ouest de la rue du Couëdic, aux lieuxdits Pouligoudu et Keranmoulin.

Dans le groupe I dit du Lézardeau nous rencontrons, outre l'avenue des Castors, l'avenue du Lézardeau où une école primaire fut construite en 1957 (D.C.M.Q. 20 janvier 1957), la rue Marthe de La Maisonfort (bienfaitrice de la ville qui habitait le manoir du Lézardeau au début du siècle), les allées des Genêts, des Primevères et des Marronniers (ces noms furent officialisés le 20 février 1958).

Dans le groupe II du lotissement se trouvent des habitations individuelles construites plus tardivement rue des Corsaires, Vauban, Jean Bart et Kerquélén qui reçurent officiellement leurs noms définitifs le 4 mai 1962. Une impasse Hervé de Portzmoquer, datant du 27 avril 1989, vint honorer le célèbre commandant du vaisseau "La Cordelière" qui coula en 1513, entraînant dans son naufrage le vaisseau anglais qu'il combattait.

La création de l'avenue des Castors entraîna malheureusement la disparition d'une fontaine située au sommet de la rue qui, par une conduite souterraine, alimentait au siècle dernier en

Du Couëdic au Lézardeau
 CORPS LÉGISLATIF. 1859. 18 août 1859
 Monsieur

J'ai l'honneur de vous adresser le catalogue de
 l'affaire collection dans lequel
 l'un des objets que M. Valenciennes
 vous adresse à l'Institut agricole
 du Lézardeau. J'ai l'honneur de vous
 adresser, Monsieur, que conformément
 aux affaires l'été que vous
 avez, l'un des objets adressés à vous
 la famille de l'Institut agricole
 du Lézardeau de la
 collection que vous avez, l'un des
 objets qui y est attachés avec
 une note impériale.

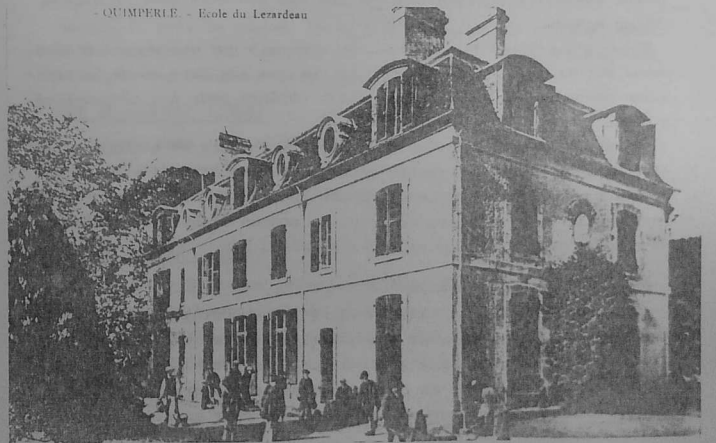
Veuillez, Monsieur, agréer,
 l'assurance de mon respectueux
 attachement. Et M. Couëdic

Lettre autographe de Louis du Couëdic concernant l'Institut agricole du Lézardeau. (Collection Y.B.).



En haut, le manoir du Lézardeau.

En bas, l'École d'Agriculture ouverte par Louis du Couëdic en 1859. Ce dernier édifice n'existe plus. On remarque la parenté architecturale des deux constructions.



eau potable le manoir du Lézardeau. Le ruisseau, qui longeait l'avenue, fournissait également en eau un étang artificiel qui se trouvait au bas de la rue, à l'angle de la rue de Quimper, petit lac bordé de bancs et ombragé d'arbres que Louis du Couëdic avait fait aménager.

RUE DES ABEILLES (13 JANVIER 1973)

A l'ouest du deuxième lotissement des Castors où l'on rencontre des noms de rues consacrés à des marins et au plus célèbre maître es-fortifications de France, fut édifié, à partir d'avril 1969, un ensemble de pavillons, encadrant une place rectangulaire, par des particuliers adhérents de l'association de la "Ruche Finistérienne", d'où le nom des Abeilles donné à cette rue entourant un jardin fleuri.

RUE DE KERNOURS

Elle sépare le quartier de Kerfontaine de celui de Keranmoulin; quittant la rue du Couëdic, elle descend au lieu-dit Kernours après avoir franchi un affluent du Doudu. Si l'étymologie de Kerfontaine et de Keranmoulin coule de source, celle de Kernours est plus obscure. Il semble que Kernours signifie le village des brebis. Ours selon certains spécialistes en onomastique, serait issu du latin ovis, du vieil irlandais oi, du vieux gallois owes (se prononçant ousse), du roman oues (qui se prononçait également ousse). Il existe à Rouen une rue aux Ours dont le blason est un agneau.

Selon d'autres étymologistes, ours serait une corruption d'oïes, vieux mot français signifiant oies. La rue aux Ours, dans le troisième arrondissement de Paris, était célèbre pour ses rôtisseries d'oies.

Les villages dénommés Kernours étant fréquents en Bretagne, les plantigrades n'y ayant jamais vécu de mémoire d'homme et l'élevage des oies y étant pratiquement méconnu, la première étymologie nous paraît la plus vraisemblable, le mouton ayant été acclimaté dans notre région depuis bien des siècles.

RUE DU VIEUX KERNEUZEC (1987)

Situé en face du n° 149 de la rue du Couëdic, cet ancien chemin rural fut élargi, il y a quelques années, sur sa partie droite afin de permettre l'accès à quelques nouvelles villas.

Cette voie se termine en cul de sac devant la grille de l'ancienne ferme de Kerneuzec où, autour d'une cour carrée, se dresse

un corps de logis fort bien restauré accompagné de quelques anciens bâtiments de la plus grande exploitation agricole du Lézardeau au siècle dernier.

LOTISSEMENT DE KERNEUZEC (1969 à 1989)

Le lotissement provenant de la vente à la ville de Quimperlé de terres agricoles dépendantes de la ferme Esvan, naquit de la décision municipale du 24 juillet 1965 de construire, entre la rue du Couëdic et la rue de Quimper un lycée et un collège d'enseignement technique industriel. En 1968 furent mises en place les voies de desserte du lycée et un terrain de sport.

A l'est du lycée sortirent de terre des dizaines de maisons individuelles au cours de ces vingt dernières années, occupant champs et prés de Kerneuzec jusqu'au quartier du Lézardeau, entraînant la création de rues nouvelles et de petits squares.

Boulevard de Kerneuzec, chemin des Ecoliers et rue du Lycée en 1973, rue François Mauriac en 1979, rue Joseph de Mauduit en 1982, rue Xavier Grall et venelle du Colombier en 1984, puis en 1989, les rues Chateaubriand, Albert Camus, la place Anatole Le Braz et les squares Beaufrère et général de La Bollardière.

Trop à l'étroit, une partie du collège technique dut émigrer de l'autre côté de la rue de Quimper, et, en 1985 et 1986 fut élevé le nouveau lycée d'enseignement professionnel qu'inaugura en 1990, le ministre de l'Education Nationale de l'époque Lionel Jospin.

Le L.E.P. prit le nom de lycée professionnel de Rozglas, mots bretons désignant la "colline verte" voisine, modeste monticule limitrophe des communes de Quimperlé et de Mellac.

RUE DE LEN-GOZ (1968)

Située dans la cité de la Maison Rouge, celle-ci était autrefois un modeste chemin perdu dans la lande qui conduisait à un lavoir installé sur un petit étang d'où son nom de Len-goz (le vieil étang).

RUE DE BOTLAN (1968)

Parallèle à la rue précédente, son nom rappelle l'état des lieux avant l'urbanisation de ce quartier qui était envahi par une lande d'ajoncs, Botlan (Bod lan) signifiant littéralement buisson ou fourré d'ajoncs.

RUE DES AJONCS (1968)

Presque perpendiculaire et reliant les deux voies précéden-

tes, l'origine de son nom est évidente.

IMPASSE DE LA DUCHESSE ANNE (13 JANVIER 1973)

Plus récente que les trois voies ci-dessus, elle part de la rue de Len-Goz pour se terminer en cul de sac contre le bois de Kerisole. La duchesse Anne de Bretagne (1476-1514) est trop connue des Bretons pour que nous en donnions une brève biographie.

RUE DES LAURIERS ET IMPASSE DE LA MAISON-ROUGE (16 MARS 1973)

Ces deux voies appartiennent au même quartier.

RUE FRANCOIS I^{er} (1986)

Située dans le même quartier, elle faillit être dénommée François II en l'honneur du dernier duc de Bretagne.

IMPASSES DES SANTOLINES ET DES BRUYERES (1988)

Ces deux nouvelles voies complètent la voirie de ce quartier de Botlan-Len-Go.

RUE DE LA SURVEILLANTE (23 SEPTEMBRE 1982)

Parallèle à la rue du Couëdic, cette courte voie étroite délimite avec les rues du Parc Rhu et du Petit Combout un petit quadrilatère de maisonnettes mitoyennes aux façades arrière quasi-identiques avec quelques escaliers extérieurs en granit desservant le premier étage. Ces maisons ouvrières furent bâties par Louis du Couëdic au milieu du siècle dernier.

+ +
+

"La Surveillante" était une frégate de 36 canons, lancée à Lorient au début de l'année 1778 dont le commandement fut confié le 21 avril à Charles-Louis du Couëdic de Kergoaler. Celui-ci, né à Pouldergat le 17 juillet 1740 fut élevé au manoir du Lézardeau auprès de son frère aîné Thomas-Louis qui sera grand-maître des Eaux et Forêts de la province de Bretagne.

"La Surveillante" et son commandant le "brave du Couëdic" se rendirent célèbres le 6 octobre 1779 lors d'un combat contre une frégate anglaise de même puissance de feu, le "Québec", croisant en Manche à mi-chemin entre Brest et Plymouth.

Après un démâtage des deux vaisseaux et l'incendie du "Québec", le feu gagna "la Surveillante", dont la voilure abattue s'était enchevêtrée aux voiles anglaises. Du Couëdic parvint à maîtriser l'incendie de son navire, à se désaccoupler du navire ennemi quelques instants avant que celui-ci n'exploisât. Le commandant du vaisseau français repêcha 43 marins anglais et avec des voiles

de fortune réussit à regagner Brest le 8 octobre. Du Couëdic, grièvement blessé au ventre reçut un accueil triomphal et ramena près de la moitié de son équipage et deux de ses trois neveux quimperlois sains et saufs: Thomas-Jean du Couëdic et Jacques du Vergier de Kerhorlay. Le troisième, Thomas-Pierre du Couëdic était au nombre des morts.

189 marins anglais et leur commandant Farmer périrent dans le combat. "La Surveillante" perdit 150 hommes tués ou morts des suites de leurs blessures.

La balle que reçut Charles du Couëdic ne put être extraite et il mourut à Brest trois mois après cette sanglante et héroïque bataille, le 7 janvier 1780.

+++++

RUE SAVARY (12 JANVIER 1913)

Voie essentielle de liaison entre la basse et la haute-ville, cette rue, à forte déclivité, part de la place Carnot pour s'achever au contact de l'église Notre-Dame de l'Assomption.

Elle doit son nom à l'un des principaux chevaliers d'industrie quimperlois du XIX^{ème} siècle.

+ +
+

Alexis Savary (1851-1899):

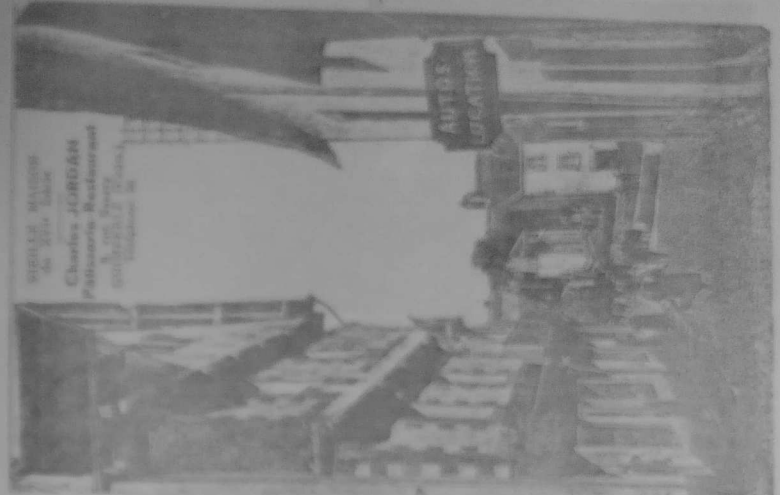
Né à Quimperlé le 29 mai 1851, cet ingénieur issu de l'école des Arts et Métiers d'Angers, entra dans la vie active à l'âge de 20 ans en créant, au bas de la rue Thiers, un atelier de réparation de machines agricoles. Dix ans après, en 1881, il conçut une usine de fabrication de machines destinées à l'agriculture et de wagons de chemin de fer, installée près de la rive droite de l'Isle sur le chemin du Combout (les bâtiments de cette usine sont occupés de nos jours par un commerçant en pneumatiques, les Ets Lorans).

Chef d'entreprise très attaché à la laïcité, à l'action sociale et à la formation professionnelle des jeunes, on lui doit la construction de l'hôpital civil de la place Saint-Michel, le développement des écoles primaires supérieures de garçons et de filles, l'installation du bureau de bienfaisance, la création d'un abattoir municipal au bas de la rue Terre de Vannes, sur la rive gauche de l'Ellé, la mise en oeuvre du premier réseau d'eau potable à Quimperlé.

Maire de la ville de 1886 à 1896, il fut élu sénateur en 1894. Gravement malade, il décéda, à l'âge de 48 ans, le 15 octobre



Le haut de la For Bakery vers 1840. (Source: D'Exploir, Courtois).
 La maison de droite existe toujours mais elle a perdu son caractère.



RESTAURANT
 Charles JORDAN
 Philharmonie Restaurant
 10011, 10012, 10013, 10014, 10015, 10016, 10017, 10018, 10019, 10020, 10021, 10022, 10023, 10024, 10025, 10026, 10027, 10028, 10029, 10030, 10031, 10032, 10033, 10034, 10035, 10036, 10037, 10038, 10039, 10040, 10041, 10042, 10043, 10044, 10045, 10046, 10047, 10048, 10049, 10050, 10051, 10052, 10053, 10054, 10055, 10056, 10057, 10058, 10059, 10060, 10061, 10062, 10063, 10064, 10065, 10066, 10067, 10068, 10069, 10070, 10071, 10072, 10073, 10074, 10075, 10076, 10077, 10078, 10079, 10080, 10081, 10082, 10083, 10084, 10085, 10086, 10087, 10088, 10089, 10090, 10091, 10092, 10093, 10094, 10095, 10096, 10097, 10098, 10099, 10100



RESTAURANT

1899.

Assez curieusement, trois rues quimperloises reçurent le nom de Savary, avant que le choix définitif ne se portât sur la rue actuelle. En effet, le 22 février 1900, le conseil municipal, sur proposition de M. Habrial, décida que "la rue de Quimper prendra à l'avenir le nom de rue Savary". Le 27 avril 1905, sur proposition de M. Rivière, nos édiles attribuèrent le nom de Savary au chemin du Combout.

Finalement, les arrêtés municipaux de 1900 et de 1905 restèrent lettre morte et il fallut attendre 1913 pour que le nom de l'ancien maire soit attribué à la Grande Rue.

Malgré ce changement d'appellation, celui de Grande Rue ou Grand'Rue fut utilisé ensuite pendant un bon demi-siècle par les Quimperlois.

LA GRANDE RUE:

Ce nom moyenâgeux désignant la rue principale reliant la Basse-Ville à la place Saint-Michel s'est appliqué à un tronçon de l'ancienne voie romaine de Vannes à Quimper.

Avant la fin du Premier Empire, le bas de la grande Rue porta le nom de rue aux Fèvres jusqu'à l'embranchement de l'actuelle rue de La Villemarqué, cette rue des forgerons s'étirant jusqu'à la rue aux Vaisseaux, devenue Jacques Cartier.

Cette rue à pente sévère, fut bordée jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle de maisons à pans de bois dont quelques unes trop rénovées sont encore visibles aux nos 8, 11, 39 et 43. La majorité des maisons à colombage disparut après 1860 lorsqu'on procéda à l'alignement de la rue en portant sa largeur moyenne à six mètres par démolition des maisons à pans de bois qui empiétaient sur la chaussée, réduisaient la largeur de la rue à trois mètres, en plusieurs endroits.

Le four à pain, dit de Notre-Dame, à l'angle de la rue Brouzic, disparut également au siècle dernier.

Au XVII^{ème} siècle, 23 maisons bordaient le côté gauche de la Grande Rue, en montant celle-ci jusqu'à la voûte de l'église et 23 jusqu'à la voûte nord, la 24^{ème} "estantée attachée aux murs de l'église au costé du septentrion".

Le terrier de 1683 nous fait savoir que deux maisons (23 et 27 rue Savary) appartenaient à l'écuyer Henri de Blanchecoste "apotécaire" et marquillier de l'église Saint-Michel.

Un siècle plus tard, le nombre de maisons resta inchangé avec 44 propriétaires, en majorité d'origine bourgeoise. Hormis quelques nobles, de nombreux propriétaires appartiennent au Tiers-



Le haut de la rue Savary et la place Gambetta en 1909.

Etat, titulaires de charges de notaires, de procureurs ou d'avocats royaux rattachés à la sénéchaussée, louant leurs immeubles à une foule d'artisans: menuisiers, tailleurs, perruquiers, serruriers, cordonniers, cabaretiers, lingères, etc ...

La grande Rue, devenue rue Savary, est restée, après sa rénovation du siècle dernier, la rue commerçante par excellence de Quimperlé jusqu'au marasme économique actuel, entraînant la fermeture de près de la moitié des magasins existants.

RUE DE LA VILLEMARQUÉ (1898)

Cette rue étroite commence dans la partie inférieure de la rue Savary, coupe la rue Jacques Cartier, pour se terminer au sommet des escaliers de la rue Le Bas.

+ +
+

Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895):

Né rue du Château à Quimperlé, Théodore passa son enfance au château de Nizon où sa mère l'initia à la recherche des vieux récits bretons, de ces vieilles chansons de geste celtiques qu'il sut si bien restituer en 1839 en publiant son célèbre "Barzaz-Breiz" qui fit le tour de l'Europe. Membre de l'Institut en 1857, il consacra son existence au développement de la connaissance de la matière celtique. Résidant soit à Paris, soit dans son manoir de Keransquer, c'est dans ce dernier qu'il s'éteignit le 8 décembre 1895.

+ +
+

La rue de La Villemarqué est née de la jonction en 1898 de deux anciennes rues situées de part et d'autre de la rue Jacques Cartier.

Au début du XIX^{ème} siècle, la partie inférieure de cette rue était dénommée rue de la Voûte du fait de la présence d'une galerie couverte franchissant la rue à hauteur du n°3 de la rue actuelle. Selon un aveu de la fin du XVII^{ème} siècle, ce passage couvert de 13 pieds de long (4m 20 environ) reliait deux propriétés appartenant à Jean de Gastaingalde, l'une située dans la grande Rue (13 rue Savary) l'autre dans la rue aux Fèvres, (nom ancien de la rue de la Voûte), actuellement aux nos 1 et 3 de la rue de La Villemarqué.

La partie supérieure de la rue de La Villemarqué entre la rue Jacques Cartier et le sommet des escaliers de la rue Le Bas portait le nom de rue du Port ou rue aux Vaisseaux, cette rue aux Vaisseaux se prolongeant d'ailleurs jusqu'à l'actuelle place

Gambetta.

Jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, la rue de la voûte était un tronçon de la rue aux Fèvres.

Connue par de nombreux aveux de 1494 jusqu'à la Révolution, la rue aux Fèvres connut plusieurs dénominations synonymes: rue des Forges en 1494, rue des Fébures en 1560 puis rue aux Fèvres à la même époque (quelques aveux font état de la rue des Forgerons et même rue aux Fèves, la signification du mot fèvre semblant être sortie de la mémoire de quelques greffiers; il est vrai qu'on ne retrouve ce mot, de nos jours, que dans la profession d'orfèvre et dans les patronymes Lefèvre et Lefébure).

La rue aux Fèvres commençait sur l'actuelle place Carnot. Le côté sud débutait à la hauteur du n° 6 de l'actuelle rue de La Tour d'Auvergne, remontait le bas de la rue Savary pour se terminer rue Jacques Cartier. Le côté nord prenait son origine à l'angle de la rue Madame Moreau, remontait jusqu'au n° 14 rue Savary pour bifurquer dans la rue devenue rue de La Villemarqué jusqu'à la rue Jacques Cartier.

Les maisons les plus remarquables de la rue aux Fèvres sont aujourd'hui celle du n° 7 rue Savary qui appartient à Yves Geoffroy de Kerisper et de Kervégan, sénéchal de Quimperlé, anobli en 1653 (ancienne maison Le Louédec), celle du n° 3 rue de La Villemarqué qui appartient au riche commerçant du XVII^{ème} siècle, Jean de Gastaingalde et enfin l'ancienne demeure à pans de bois donnant à la fois sur la rue Savary et sur celle de La Villemarqué dont la famille Lohéac était propriétaire à la fin du XVII^{ème} siècle.

La partie la plus escarpée de la rue de La Villemarqué dénommée rue du Port ou des Vaisseaux au XIX^{ème} siècle était inhabitée entre les rues actuelles Jacques Cartier et Le Bas. Un aveu de 1494 la dénomme rue Acoste (de coste, côte, rue en pente) puis au siècle suivant rue des Vaisseaux de la ruelle Sainte-Catherine jusqu'au quai, le tronçon supérieur compris entre les escaliers de la rue Le Bas et la place Gambetta faisant partie de la rue Brouzic.

PLACE GAMBETTA (1898)

Cette place minuscule se situe dans la partie haute de la rue Savary s'ouvrant sur les rues Le Bas et Brouzic.

+ +
+

Léon Gambetta (1838-1882):

Né à Cahors, cet avocat républicain au verbe puissant, opposant au Second Empire fut élu député en 1869 à la fois à Paris et à

Marseille. Choissant la capitale, il fit proclamer la République deux jours après la défaite de Sedan. De façon spectaculaire, il quitta Paris en ballon le mois suivant afin d'échapper aux Prussiens qui encerclaient la ville. En désaccord avec ses collègues qui refusaient de poursuivre la guerre après l'armistice, il dut démissionner le 6 février 1871.

Chef de la minorité républicaine, il renversa la majorité réactionnaire en 1879 et devint président du Conseil en 1881. Mis en minorité, il quitta son mandat le 26 janvier 1882 et mourut le 31 décembre de la même année d'une blessure accidentelle par arme à feu.

+ +
+

La place Gambetta porta d'avril 1814 à 1898 le nom de place de la Réunion après la première abdication de Napoléon Ier, en hommage à Louis XVIII qui réunissait à nouveau la couronne royale à la France. L'officialisation de ce nom ne fut effective que sept ans plus tard, par délibération du conseil municipal du 21 juillet 1821.

Avant le retour des Bourbons sur le trône de France, cette place n'avait pas d'appellation particulière, elle était connue comme lieu d'implantation du "four banal de Notre-Dame", ce four était placé dans l'angle de la rue Brouzic et de la grande Rue.

Ce four ne dut fonctionner que quelques décennies au XVIII^{ème} siècle, le four banal primitif de la paroisse Saint-Michel, étant installé au siècle précédent sur la place principale de la Haute-Ville entre la rue aux Vaches et la rue de l'Hôpital. (M^{me} veuve Gousseau fut la dernière "fournière" du four Notre-Dame en 1792).

PLACE PARMENTIER (1898)

Cette place située entre le porche sud de l'église Notre-Dame et le transept sud de l'ancienne chapelle Saint-Laurent se complète d'une autre petite place rectangulaire s'ouvrant sur la rue Brouzic.

+ +
+

Antoine-Augustin Parmentier (1737-1813) agronome et membre de l'Institut est trop connu par ses écrits vantant la culture de la pomme de terre et son utilisation dans l'alimentation humaine pour que nous y consacrons des propos superflus.

+ +
+



BRETAGNE

Finistère - 1204 - QUIMPERLÉ
Vue prise Place Gambetta

Avant 1898, la place Parmentier fut appelée pendant quelques années place aux Porcs, le marché aux porcins ayant quitté l'angle sud de la place Saint-Michel lors de la création de l'hôpital civil, mais, pour tous les Quimperlois, la place Parmentier resta jusqu'en 1950 environ, la place aux Cochons, le commerce des porcins s'y étant poursuivi.

RUE DES POURCEAUX, RUE AUX PORCS, RUE AUX PORCS ET MARCHE AUX CHEVAUX:

La place Parmentier n'est qu'un court segment de l'ancienne rue aux Pourceaux connue dès l'an 1500, par un aveu de Jehan Lamollen, comme une rue partant de la voûte nord de l'église Notre-Dame et faisant le tour, par le sud, de la place Saint-Michel pour se terminer à l'entrée de la rue de l'Hôpital Frémur.

A la fin du XVI^{ème} siècle (aveu de 1572) elle prend le nom de rue aux Porcs concurrentement à celui de rue aux Pourceaux que l'on retrouve dans des aveux de 1619 et de 1692; vers la fin du XVII^{ème} siècle on ajouta une précision "et marché aux chevaux" que l'on rencontra jusqu'à la Révolution.

Cette rue aux Porcs eut une longueur différente suivant les siècles. A la fin du XVI^{ème} siècle, elle s'arrêtait "rue Broussic en face de la montagne aux Prestres", à proximité de l'entrée du couvent des Dames Ursulines, la partie sud-ouest se poursuivant jusqu'à la rue de l'Hôpital étant dénommée place Saint-Michel.

Deux siècles plus tard, la matrice de la contribution foncière de 1792, nous apprend que l'on était revenu à la situation ancienne, la rue aux Porcs retrouvant son tracé des années 1500.

PLACE SAINT-MICHEL (MOYEN-AGE)

Cette vaste esplanade est située au centre du plateau qui forme l'épine dorsale de la "montagne" Saint-Michel séparant les vallées de l'Issole et de la Laïta réunies de celle du Dourdu.

Elle tire son nom de l'église, aujourd'hui disparue, dédiée à l'archange Saint-Michel; la dédicace à ce saint d'un édifice cultuel placé sur une éminence est très fréquente tant en Bretagne que dans le reste de la France.

La place forme approximativement un quadrilatère d'environ treize mille mètres carrés et ne peut prétendre à quelque beauté architecturale dans son affligeante nudité qu'aucune tache de verdure ne vient égayer. Devenue immense parking, elle ne retrouve vie que le vendredi lors du marché hebdomadaire, ani-



Maison située à l'angle de la place Saint-Michel et de la rue de l'Hôpital vers 1860. Elle a été détruite vers 1890 et une autre construction l'a remplacée en 1891.

mation d'ailleurs toute relative quand on la compare à celle que connut le marché avant la seconde guerre mondiale où la place grouillait de paysans venus vendre leurs productions animales et végétales, ainsi qu'en témoignent cartes postales et photographies du début du siècle.

Jusqu'au Second Empire, la place était bordée d'une cinquantaine de maisons à pans, de bois (dont il ne reste que deux exemplaires: 15 place Saint-Michel et 2 rue Gauguin) et de quelques maisons en pierre. Les grands travaux de rénovation urbaine entrepris sous le règne de Napoléon III ont, certes, apporté un confort relatif aux habitants de la place, mais on peut regretter le charme désuet de ces façades étroites, parfois de guingois et souvent colorées.

Sous l'antiquité, la montagne Saint-Michel était un domaine boisé que traversait la voie romaine de Vannes à Quimper escaladant la grande Rue et déboulant la rue de l'Hôpital.

Nous ignorons tout de l'époque d'urbanisation de la place Saint-Michel, aucun vestige antérieur au quinzième siècle ne nous étant parvenu. Le premier édifice semble avoir été l'église paroissiale dont la date de fondation est inconnue.

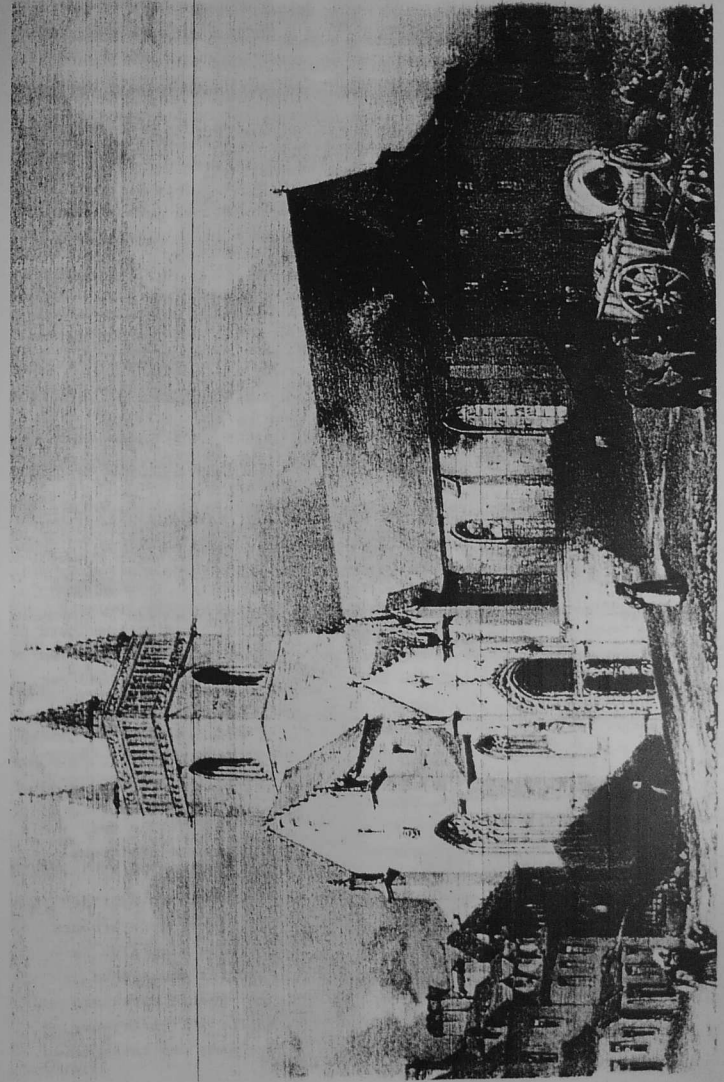
Située au sud-ouest de la place, l'église Saint-Michel était proche de l'hôpital -fondé par les moines de l'abbaye de Sainte-Croix-, au centre d'un enclos heptagonal dont les deux grands axes mesuraient environ soixante mètres. Cet enclos servit de cimetière jusqu'en 1832.

Le seul témoin de cette église est le chancel de bois très ouvragé -se trouvant aujourd'hui dans la chapelle du manoir de Ros-grand- qu'acheta, en 1772, le sénéchal Simon-Bernard Joly, lors de la vente des ruines de l'église Saint-Michel.

Le presbytère de cette église était situé derrière l'enclos, à l'emplacement d'un immeuble moderne, 21 place Saint-Michel.

Ruinée au milieu du XVIIIème siècle, cette église fut abandonnée et le culte paroissial fut transféré en 1765 dans la grande chapelle municipale Notre-Dame de L'Assomption. La démolition de l'église commencée au cours de l'hiver 1771-1772 se termina en 1777 tout en conservant le clocher octogonal qui ne sera abattu qu'en 1792.

Le cimetière et son enclos subsistèrent encore une quarantaine d'années. En 1832, un arrêté municipal interdit les inhumations dans le cimetière Saint-Michel et le 20 février 1839, celui-ci fut définitivement fermé et l'enclos démoli. De 1839 à 1841, on



La place au Soleil vers 1830.

procéda au nivellement de la place Saint-Michel qui était devenue un cloaque bosselé et impraticable.

Le second édifice religieux important, toujours intact, est l'imposante chapelle municipale de Notre-Dame de l'Assomption.

La nef date vraisemblablement de la fin du 13^e, début du 14^e siècle, le chœur et le clocher de la première moitié du 15^e siècle, construits grâce à la générosité du duc Jean V, dont la statue et le blason sont visibles à l'extérieur du porche nord.

La description de cette chapelle ayant été faite par notre ami Yves Bellancourt dans une plaquette consacrée à celle-ci, nous renvoyons nos lecteurs à cette brochure.

La troisième chapelle consacrée à Saint-Laurent se trouvait entre le porche sud de Notre-Dame et le chœur de l'église Saint-Michel.

Elle fut construite par l'abbé de Sainte-Croix, Péan (ou Payen) de Malestroit vers 1344, pendant la guerre de Succession de Bretagne qui opposa Jean de Montfort à Charles de Blois. Ses armoiries figuraient encore en 1666 au centre de la maîtresse-vitre de la chapelle Saint-Laurent, ainsi que dans un vitrail de la grande cuisine de l'abbaye de Sainte-Croix (cf dom Placide Le Duc. Histoire de l'abbaye Sainte-Croix. P.294).

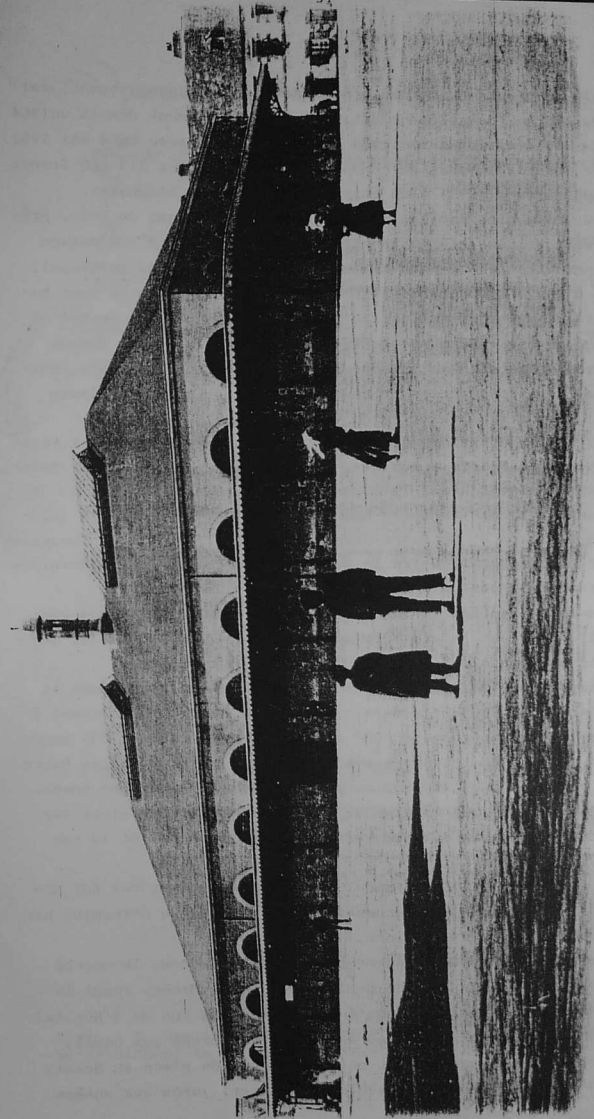
Jean de Montfort ou son fils Jean IV participèrent-ils financièrement à la construction de cette chapelle ? Ce n'est pas impossible, sachant que la ville de Quimperlé soutint toujours la cause montfortaise et que les de Malestroit payèrent un lourd tribut à celle-ci. Jean et Geoffroi de Malestroit furent enlevés avec douze autres seigneurs bretons au cours de l'année 1343 par le roi de France, Philippe VI de Valois et tous décapités à la hache, place des Halles à Paris, le 29 novembre de la même année.

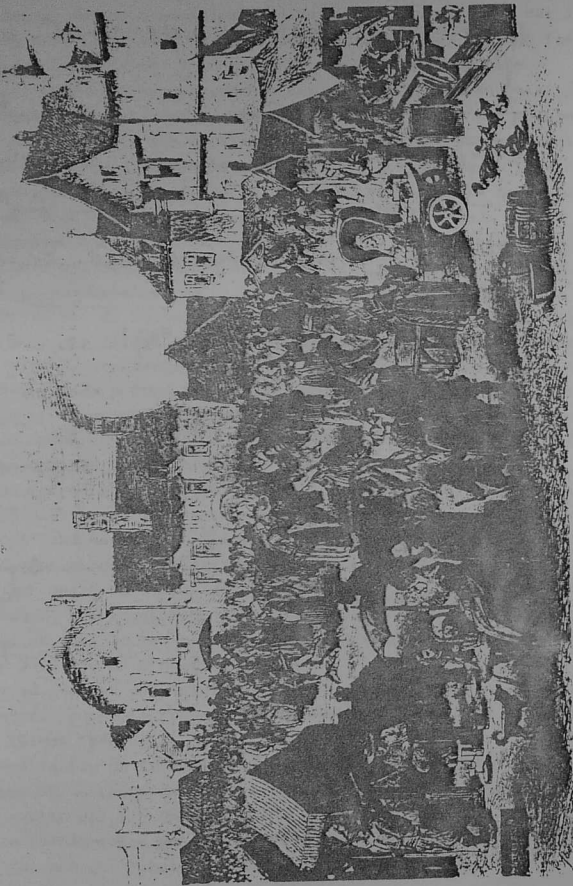
La chapelle Saint-Laurent fut transformée en école de la Régence en 1691 (D.C.M.Q. du 2 décembre 1691) jusqu'à sa vente comme bien national sous la Révolution.

Le chœur fut transformé en maison d'habitation et la nef, après modifications successives en auberge, puis de nos jours en banque.

Un dernier monument disparu fut la halle aux grains édiflée entre 1848 et 1851. Cette belle bâtisse aux trente-deux arcades de granit surmontée d'un campanile, implantée au milieu de la place avait 45 mètres de longueur pour 25 mètres de largeur.

Une large mezzanine de bois, desservie par quatre escaliers courait sur le pourtour intérieur de la halle. A l'extérieur, un large auvent abritait commerçants et chalands des intempéries.





A QUIMPERÉ UN JOUR DE FOIRE (28 OCTOBRE 1861). Dessin de Gustave Jauet.



Place Saint-Michel: Un jour de marché en 1909.

1950, l'appellation de place au Beurre, après la construction, en 1895 et 1896 d'un terre-plein trapézoïdal planté de trente-six arbres le long du côté nord de l'église Notre-Dame. Et c'est à l'ombre de feuillages que les paysannes installaient des petits éventails ou de simples linges blancs pour offrir aux chalands leur beurre et les produits de leurs basses-cours. La municipalité de Quimperlé du début de ce siècle refusa d'installer des bancs sur cette place, arguant que le muret de ceinture était suffisant pour s'asseoir !

Dans la dernière décennie du XIX^{ème} siècle, le marché aux chevaux fut transféré par le maire, Alexis Savary, dans une prairie qui deviendra la place Jean Jaurès. A la même époque le marché aux porcs émigra sur l'actuelle place Parmentier, le maire estimant que les cris et les odeurs des porceaux nuisaient au nouvel hôpital. Seules les vaches eurent droit de cité entre les rues des Ecoles et Cornic-Duchêne.

Les transactions entre marchands de bestiaux et acheteurs se terminaient toujours par une bolée de cidre ou un verre de vin et on comptait vingt-sept estaminets place Saint-Michel et rue Clohars au début de ce siècle; aujourd'hui ils se comptent sur les doigts d'une seule main.

Pour terminer le tour de la place Saint-Michel, nous noterons que le passage Saint-Michel qui rejoint la rue Clohars a vu sa largeur diminuer de moitié par la construction d'un hangar de l'ancienne quincaillerie Guernec et que le tronçon de rue conduisant à l'avenue Aristide Briand a perdu son nom non officiel de place des Ursulines lors de leur expulsion en 1907.

+ +
+

Une partie du pourtour de la place Saint-Michel ayant autrefois porté des noms spécifiques, voir les paragraphes consacrés à la rue Gauguin et à la place Parmentier.

RUE PAUL GAUGUIN (20 FEVRIER 1958)

Comprise entre l'arc-boutant nord de l'église Notre-Dame de l'Assomption et la rue Madame Moreau, cette rue borde le côté nord de la place Saint-Michel.

+ +
+

Paul Gauguin (1848-1903):

Ce Parisien qui fut marin puis employé chez un agent de change, ne se consacra à la peinture qu'à l'âge de 35 ans, révolutionnant l'art pictural en tournant le dos à l'école impressionniste.

Utilisant de grands aplats de couleurs cernés d'un trait net, il fut le précurseur de l'école de Pont-Aven. Après des séjours dans cette ville et au Pouldu, il quitta la Bretagne pour la Polynésie et trouva un épanouissement en peignant de remarquables toiles où les polynésiennes étalent leurs plantureuses formes sous des paréos violemment colorés.

+ +
+

Avant 1958, ce côté de la place Saint-Michel porta le nom non officiel de place au Beurre. Depuis la plantation d'arbres à la fin du siècle dernier sur un terre-plein, ce fut sous leur frondaison que les paysannes exposaient leurs beurre, volailles et oeufs, chaque vendredi à une fidèle clientèle.

Avant l'aménagement de la place Saint-Michel en 1895 et 1896, cette portion de place était connue sous le nom de rue au Soleil, dénomination apparue vraisemblablement dans la dernière décennie du XVII^{ème} siècle, attestée par un aveu du 10 septembre 1692, le terrier de 1683 n'en faisant pas encore mention. Cette appellation est-elle due à l'exposition de cette rue face au soleil à son zénith ou à l'enseigne d'un des cabaretiers y exerçant sa profession ? Ce changement subit de dénomination nous inclinerait à préférer la seconde hypothèse.

Au XVII^{ème} siècle, on ne décomptait que cinq maisons entre l'arc-boutant de l'église Notre-Dame et la rue des Chambriers.

En 1790, ce nombre était porté à huit, appartenant à des nobles, des riches bourgeois ou commerçants, cette courte rue hébergeait deux marchands de drap, deux tailleurs et deux cabaretiers. Une remarquable stabilité dans ces activités s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Une plaque apposée sur la maison n^o 6 rue Gauguin rappelle aux passants que ce fut en ce lieu que naquit, en 1789, Mathurin Furic, incomparable sonneur de bombarde auquel une cécité précoce valut le surnom de Matilin an Dall (Mathurin l'aveugle).

Fait moins connu, la place au Soleil servit deux fois de lieu d'exécution pendant la Révolution. Le 4 novembre 1795, le chouan Alexandre de Poulpiquet fut fusillé, suivi treize jours plus tard par un jeune homme de vingt et un ans, Auguste du Guilly, surnommé "Va de bon coeur".

Des maisons anciennes de la place au Soleil, il ne fut guère maintenu que le bel immeuble à colombages du XV^{ème} siècle, près de la voûte de l'église Notre-Dame, qui appelle une restauration urgente; presque toutes les autres habitations furent abattues et reconstruites à la fin du siècle dernier ou au début de celui-ci.

RUE BROUZIC (1513)

Commencant place Gambetta, cette rue étroite et en pente prolonge la rue Le Bas et s'achève à la hauteur de l'avenue Aristide Briand pour poursuivre sa route vers Clohars et Moëlan par la rue Clohars.

Le mot Brouzic serait une altération du mot brousic ou broussic -nom de la rue au XVIème siècle- signifiant petit hallier, petit taillis. Brosse, brousse, brous, broust, brouce, sont des mots d'origine romane, très courants au XIIème siècle, on rencontre encore 143 lieuxdits en Bretagne portant ce nom.

Jusqu'au milieu du XVIIème siècle, le côté sud de la rue Brouzic était inhabité faisant partie de la montagne aux prêtres, dite aussi montagne Sainte-Catherine. Ce lieu de taillis où le lierre poussait d'abondance était traversé par un petit chemin prolongeant la grande Rue et permettant de se diriger vers Clohars et Moëlan.

Les premières constructions n'apparurent qu'après l'édification du couvent des Ursulines entre 1667 et 1671.

Le livre-terrier dressé entre 1678 et 1683 nous apprend que la rue Broussic était plus longue que de nos jours.

Elle commençait, dans sa partie supérieure ou ouest, à hauteur du n° 3 de l'actuelle rue Clohars, en face du passage Saint-Michel, longeait les 24 mètres de mur du couvent des Ursulines où se trouvaient les deux portes principales d'entrée (mur démoli en 1929 pour créer l'avenue de la Paix qui sera rebaptisée en 1932, avenue Aristide Briand).

Deux maisons appartenant à Renaud de L'Escaudu présentaient 25,35 m de façade à l'emplacement du n° 1 de la rue Clohars actuelle.

Au delà de l'entrée du couvent, se trouvait un immense jardin de 58,50 m de longueur sur rue appartenant à Jean Lohéac, suivi de deux maisons dont les emplacements actuels sont au n° 1 de la rue Brouzic et au n° 2 de la place Gambetta.

Au n° 1, la maison présente a été reconstruite sur les bases de la maison du XVIIème siècle ayant une façade de 10m50, faisant face au n° 2 de la rue, à une maison autrefois à pans de bois dont l'entrée se trouve rue Savary (maison Gerbes-Norvez).

La largeur de la rue au niveau de cet étranglement était et est de neuf pieds (2,93 m).

Cette maison appartenant en 1683 à Catherine Rolland était mi-toyenne d'une petite maison de 7 m de façade, propriété de Char-

les Luhandre, gros commerçant quimperlois qui possédait, à la même époque la belle maison du quai, située 6 quai Brizeux.

Au n° 1 de la place Gambetta était le jardin de Luhandre, au milieu duquel fut construite au siècle dernier une belle demeure bourgeoise connue des Quimperlois sous le nom de maison Corbière, habitée aujourd'hui par un médecin.

La rue Brouzic se poursuivait, en descendant dans l'actuelle rue Le Bas jusqu'au n° 7 où s'ouvrait la ruelle Sainte-Catherine, C'en était la partie la plus habitée à la fin du XVIIème siècle, puisque sept maisons s'y succédaient, la plus importante, l'avant-dernière, était la propriété de Mathieu Morice du Beaubois.

Sur l'actuelle longueur de la rue Brouzic, en descendant celle-ci, il n'y avait aucune maison sur le côté gauche; seules quelques remises appartenant aux maisons de la place Parmentier ou de la rue Savary (anciennement rue aux Portes et grande Rue) se dressaient en appentis accolés aux immeubles de ces rues.

Il faudra attendre la fin du XIXème siècle et le début du XXème siècle pour que la rue Brouzic soit bordée de maisons de chaque côté, sa largeur ayant été portée à 6 mètres sur toute la longueur hormis les deux étranglements de 3 mètres en bas et en haut de la rue dus au maintien d'anciennes demeures, l'une rue Brouzic, l'autre place Parmentier.

RUE CLOHARS (MOYEN-AGE)

Cette rue prolongeant la rue Brouzic pour s'achever à la place du Bel-Air semble, par l'aspect des maisons la bordant, avoir été créée à la fin du siècle dernier et au cours de la première moitié du XXème siècle. Or cette voie est l'une des plus anciennes de la ville, faubourg de Quimperlé conduisant à Clohars et à Moëlan depuis un millénaire.

L'orthographe actuelle ne s'est fixée qu'au XVIIIème siècle. Clohars, dans le cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix, connut, entre 1050 et 1200, les graphies de Cluthqual, Clutqual, Clotqual, Cluduual, Clohal, pour se fixer, du XIIIe au XVIIème siècle, à Cloual, Clouhal puis Clohal. Le "l" final est tombé peu avant 1670 pour faire place à un "r" qui sera suivi d'un "s" au XVIIIème siècle. (le premier aveu portant la graphie Clouhar est de 1669 et le premier aveu comportant l'orthographe actuelle est du 2 avril 1728 - A.D.F. cote 5 H 322 et 323).

La signification du mot Clohars n'a jamais été éclaircie. Pour certains étymologistes, Cluthqual serait un nom de guerrier gallois, pour d'autres ce serait un toponyme dont le radical cluth,

L. O. M. S. PROPRIÉTAIRES ET DÉBITAIRES DES CONTRIBUTIONS		CONTRIBUTION des FONCIÈRES		CONTRIBUTION des PERSONNES		TOTAL des CONTRIBUTIONS	
N°	Noms et Prénoms	Montant	Montant	Montant	Montant	Montant	Montant
1	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
2	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
3	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
4	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
5	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
6	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
7	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
8	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
9	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
10	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
11	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
12	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
13	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
14	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
15	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
16	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
17	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
18	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
19	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
20	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
21	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
22	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
23	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
24	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
25	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
26	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
27	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
28	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
29	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
30	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
31	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
32	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
33	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
34	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
35	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
36	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
37	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
38	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
39	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
40	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
41	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
42	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
43	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
44	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100
45	Guillaume Gillebeau	100	100	100	100	100	100
46	Yves Brient	100	100	100	100	100	100
47	M. Quintrec	100	100	100	100	100	100
48	Jules Ferry	100	100	100	100	100	100
49	Guillaume Riou	100	100	100	100	100	100
50	Yves Lecaste	100	100	100	100	100	100

Les propriétaires de la rue Clohars en 1792. (Extrait de la matrice de la contribution foncière).

clout ou clou indiquerait la présence d'un enclos.

La rue Clohars, au Moyen-Age, était une voie étroite bordée de quelques petites maisons de pierre couvertes de "paille" séparées par des jardins, des champs et des "pasturages"; elle se terminait au pont de Moëlan (ou Moalan) qui franchissait le Dourdu au bas de l'actuel chemin des Cordiers, selon un aveu de 1519, après avoir rejoint au lieudit actuel Le Flamand le chemin de Clohars qui venait du quai.

Selon la tradition, une épidémie de peste venant de la région côtière, en 1598 (1) s'arrêta rue Clohars, et, depuis cette date, à la suite d'un vœu émis par la population, une procession se déroule tous les ans de la rue Clohars à la chapelle Saint-Roch de Moëlan. Cette tradition indique le lieu exact d'arrêt de l'épidémie par la mise en place d'un banc, le jour de la procession (dimanche suivant l'Assomption) devant le n° 3 de la rue Clohars et non au début de la rue, à l'angle de l'avenue Aristide Briand. Pourquoi devant le n° 3 ? Le terrier de 1683 nous apprend que la rue Brouzic se terminait à cet endroit en face du passage Saint-Michel, et que le n° 1 actuel de la rue était occupé par l'aumônerie du couvent des Ursulines, la rue Clohars ne commençant qu'après ce bâtiment aujourd'hui détruit.

Les documents nous font cruellement défaut avant 1789 pour apprécier le peuplement de ce faubourg et il nous faut attendre les années 1790 à 1792 pour apprendre que la rue Clohars comportait 19 maisons occupées par 2 propriétaires et 27 locataires, dont 10 ne sont pas imposables. Habitent dans cette rue: un maître tanneur, Guillaume Gillebeau, trois meuniers exploitant les moulins sur le Dourdu: Louis Riou à St-Nicolas, Guillaume Malcoste au Flamand et Yves Lecaste au moulin du Mitan. On y rencontre six artisans: deux menuisiers, deux tailleurs, un tisserand et un charron, puis deux jardiniers, une blanchisseuse, une lingère et un cabaretier.

La rue Clohars ancienne disparaîtra au début du XIXème siècle ainsi que l'atteste le plan de 1820 où l'on trouve approximativement le tracé actuel. Un hôtel détruit en 1991, fut construit en 1926 par M. Yves Brient, à l'emplacement d'une auberge achetée en 1902 à M. Quintrec. Cet hôtel Saint-Michel possédait de vastes cours et écuries entre la rue Clohars et la rue Jules Ferry, emplacements occupés de nos jours par un immeuble de rapport construit l'an dernier et le centre des sapeurs-pompiers.

+++++

(1) 1598 et non 1623 comme écrit trop souvent.

Sources: - D. Samson: "La peste et les saints protecteurs B.S.A.F. 1990. p 201-232."
- Chanoine Pérennès: "Les Dominicains à Quimperlé". Annales de Bretagne. 1930-1931. P. 574-605.

La procession de 1623 se déroula le 12 août entre l'abbaye de Sainte-Croix et le monastère des Dominicains au Bourgneuf (cf: Kerivran: "D'Anaurot à Quimperlé" p. 182).

QUARTIER DU BEL-AIR

Officiellement, par délibération du conseil municipal de Quimperlé en date du 3 novembre 1929, ce quartier devrait s'appeler "quartier Jules Le Louédec" en hommage au maire alors en exercice, mais la tradition populaire l'emporta sur une volonté politique, fort honorable certes, Jules Le Louédec, maire de 1902 à 1904, puis de 1919 à sa mort en 1931, député, conseiller général puis sénateur ayant marqué fortement son époque.

Situé à l'extrémité sud du plateau Saint-Michel, ce quartier rocheux de la Haute-Ville est géographiquement limité au sud par la Laita et le ruisseau du Dourdu et historiquement au nord et à l'ouest par les rues Brouzic et Clohars, puis à l'est par la rue Le Bas.

Ce quartier périphérique de l'ancienne paroisse Saint-Michel doit son nom à une ferme dite "Le Bel-Air", vaste domaine d'environ neuf hectares que la communauté religieuse des Ursulines acquit le 26 mars 1665 pour y construire son couvent entre 1667 et 1671. La partie la plus méridionale de ce domaine était désignée au XVII^{ème} siècle sous le vocable de "montagne aux Prêtres", un ermitage y ayant été construit en 1623. (cf: terrier de 1683.)

Au début du siècle suivant cet ermitage fut transformé en prieuré de l'abbaye de Sainte-Croix et une chapelle dédiée à Sainte-Catherine fut édifiée. Rasée sous la Révolution, il n'en reste aucune trace (elle se trouvait approximativement à une trentaine de mètres au sud de l'actuel relais de télévision), mais le nom de "montagne Sainte-Catherine" est encore dans nos mémoires.

Le Bel-Air est une dénomination fréquente en France pour des coteaux fortement ventés, dégageant en outre un panorama agréable aux regards.

Hormis le couvent des religieuses Ursulines et quelques maisons sises rue Clohars, ce quartier fut dévolu, jusqu'au premier quart de notre siècle aux prairies, jardins et bois qui occupaient la partie plane du plateau et le flanc de la colline dévalant vers le Dourdu.

La décision de lotir le quartier du Bel-Air fut prise par délibération du conseil municipal du 25 juin 1926, avec pour objectif d'y bâtir une vaste cité ouvrière le long de voies rectilignes croisées et d'ouvrir un parc d'agrément pour ses futurs habitants. Les travaux d'aménagement du quartier furent menés rondement de 1927 à 1929 une dizaine de rues se coupant à angle droit, un boulevard et un jardin public furent aussi tracés mais le but social de l'opération immobilière ne put être mené à bien et les lots de terrain ainsi délimités furent acquis par la bourgeoisie locale.

Toutes ces voies nouvelles reçurent leur dénomination officielle le 2 novembre 1929, hormis la rue bordée d'arbres partant du carrefour des rues Brouzic et Clohars et remontant vers la chapelle des Ursulines qui recevra en 1932 le nom d'avenue Aristide Briand, après le décès de ce président du Conseil.

Une voie sans habitat située derrière le parc du Bel-Air ne sera dénommée qu'en 1968 d'un nom banal et inutile : rue du Parc.

BOULEVARD DE LA LAITA

Partant du boulevard de la Gare pour se terminer place du Bel-Air, ce fut la première voie construite en 1927. En forme de demi-cercle, elle ceinture la partie basse du quartier surplombant le boulevard de la Gare.

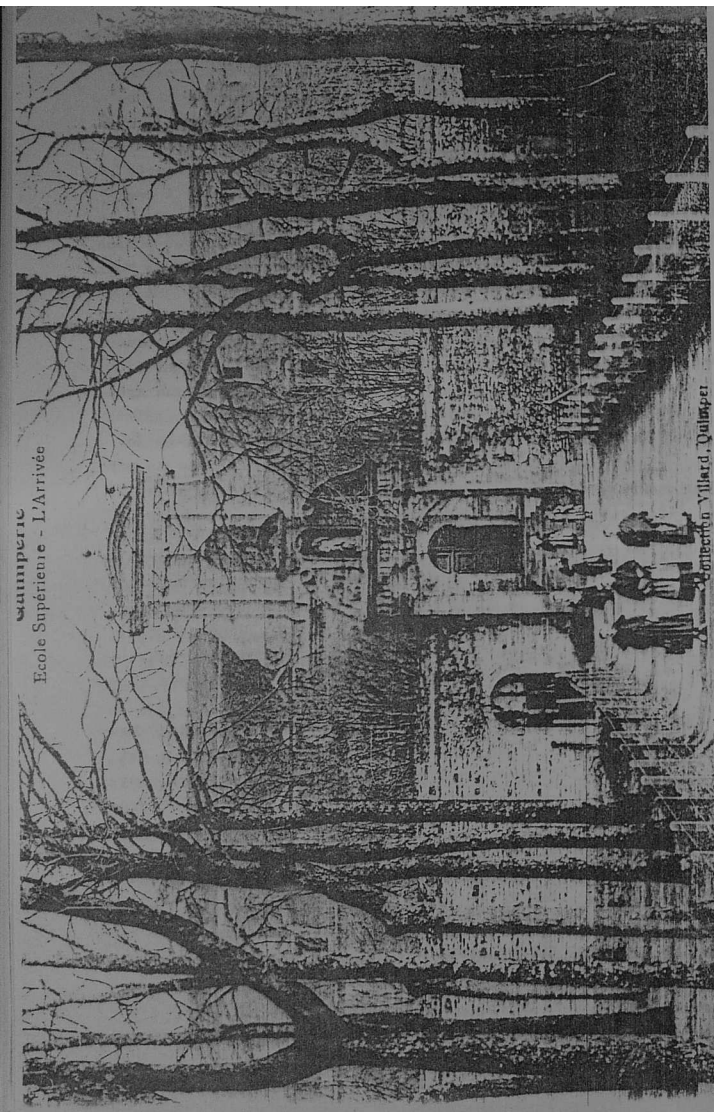
En 1928, la rive inférieure du boulevard fut plantée de cinquante érables payés trente-cinq francs pièce. Devenus rachitiques, ces arbres furent remplacés par soixante-cinq aulnes cordata de six mètres de hauteur en février 1993.

Ce boulevard longe l'ancien chemin de Clohars et de Saint-Maurice, dit également "chemin des Trois moulins" en souvenir des moulins de Saint-Nicolas, du Flamand et du Miton qui bordaient un bief du Dourdu, encore visible le long du chemin des Cordiers.

L'ancien chemin de Clohars partait du quai pour confluer avec le chemin de Moëlan à l'emplacement actuel de la place du Bel-Air. Une section de ce vieux chemin se voit encore entre les boulevards de la Gare et de la Laita, il se termine en sa partie supérieure dans l'actuelle rue de l'Enfer à mi-côte.

AVENUE ARISTIDE BRIAND (1932)

Comprise entre les rues Brouzic et Clohars pour rejoindre la rue Jules Ferry, cette avenue, avant l'expulsion des religieuses Ursulines en 1907, était partie intégrante de l'enclos de l'ancien couvent. Un mur, percé de deux portes dont l'une cochè-



Quimper
Ecole Supérieure - L'Arrivée

Collection Villard, Quimper

L'entrée de l'ancien couvent des Ursulines vers 1910.

re, reliait les deux rues ci-dessus désignées et une belle allée plantée de 48 châtaigniers conduisait à la chapelle.

La ville de Quimperlé ayant acheté, en 1924, pour la somme de 500 000 francs la propriété des religieuses, de grands travaux furent entrepris dès 1926 pour aménager l'école primaire supérieure de jeunes filles installée dans l'ancien couvent. On commença par la réfection des toitures des bâtiments construits en 1667 et en 1720. (D.C.M.Q. 21 août 1926). Le 28 novembre de la même année fut prise la décision d'abattre les châtaigniers de l'allée, le 6 mars 1927, il fut décidé d'abattre le mur de clôture entre les rues Clohars et Brouzic, la conciergerie qui se trouvait à l'angle de la rue Brouzic et l'aumonerie située à l'angle de la rue Clohars (achetée par la ville en 1924) afin de construire une belle avenue conduisant à l'entrée principale de l'E.P.S., située désormais près de la chapelle. Quelques jours auparavant, le 2 mars 1927, les ossements des religieuses enterrées dans le cimetière situé au sud de la chapelle furent transférés dans une concession offerte par la ville, au cimetière de Saint-David. Les pierres récupérées, lors de la démolition du mur d'entrée de l'ancien couvent seront utilisées l'année suivante pour construire le nouveau mur de clôture de l'école primaire supérieure le long de l'actuelle rue Jules Ferry.

L'allée des châtaigniers, ainsi communément dénommée par les habitants du quartier fut reconstruite en 1928 et reçut, le 3 novembre 1929, l'appellation d'avenue de la Paix, après avoir été bordée de 30 chênes rouges d'Amérique, dont plus de la moitié a disparu au cours des cinquante dernières années. Le nom fut éphémère, car le 13 mars 1932, l'avenue prit le nom définitif d'Aristide Briand, six jours après le décès de ce dernier.

Curieusement, l'avenue Aristide Briand n'abrite que deux maisons appartenant au même propriétaire. En 1932, M. Joseph Joliff fit construire au milieu de l'avenue un petit immeuble d'un étage où il installa au rez de chaussée sa nouvelle boulangerie et lors de sa retraite, il fit construire une villa à l'angle de l'avenue et de la rue Jules Ferry.

Depuis la fermeture du marché au beurre et volailles placé St-Michel, près du porche nord de l'église Notre-Dame, voici une quarantaine d'années, le marché hebdomadaire du vendredi des poulets, poussins, canards et lapins s'est transporté du côté non bâti de l'avenue Aristide Briand.

+ +
+

Aristide Briand, né à Nantes en 1862, éminent avocat, tribun socialiste au verbe puissant fut ministre à vingt-cinq reprises et onze fois président du Conseil. Il travailla intensément après la grande guerre, au rapprochement franco-allemand et anima avec passion la Société des Nations à Genève, ce qui lui valut la prestigieuse qualification de "pèlerin de la paix". Battu à l'élection à la présidence de la République par Paul Doumer en juin 1931, il décéda l'année suivante le 7 mars 1932.

RUE JULES FERRY (1929)

Située à l'extrémité supérieure de l'avenue Aristide Briand, elle rejoint la place du Bel-Air en longeant l'ancien couvent des Ursulines et l'école primaire Brizeux construite entre 1933 et 1935, la décision de créer une école primaire de filles près de l'école primaire supérieure ayant été prise le 9 avril 1932.

Cette rue fut tracée en 1928 dans les jardins des religieuses Ursulines, parallèlement à la rue Clohars.

+ +
+

Jules Ferry (1832-1893):

Ce Vosgien de Saint-Dié embrassa tout d'abord la profession d'avocat, homme de gauche, il fut successivement journaliste, maire de Paris, ministre de l'Instruction Publique en 1879. En 1881, il fit voter la loi instituant la gratuité de l'enseignement dans les écoles primaires laïques. Il fut deux fois président du Conseil de 1880 à 1881 et de 1883 à 1885.

On lui doit des libertés essentielles comme celles de la presse, des réunions syndicales, la gratuité de l'enseignement avec corrolaires sa laïcité et son obligation. Il reçut le surnom flatteur de "père de la laïque"; on a aujourd'hui oublié trois autres surnoms moins glorieux: "Ferry-Famine" en 1870 et 1871, "Ferry-Prussien", deux ans après, surnom donné par les Alsaciens-Lorrains, "Ferry-Tonkin" en 1885 après le désastre de Lang-Son et après avoir déclaré devant la chambre des Députés: "Les races supérieures ont un droit vis à vis des races inférieures".

Quelques mois avant sa mort, il parvint cependant à se faire élire président du Sénat en 1893.

AVENUE PASTEUR (1929)

Longeant le mur sud de l'école Brizeux, elle relie la place du Bel-Air au parc du même nom.

+ +
+

Louis Pasteur (1822-1895):

Ce Jurassien, né à Dôle, chimiste et biologiste est trop connu pour que nous nous étendions sur ses découvertes.

Père de la microbiologie, il démontra l'inanité des théories sur la génération spontanée en développant sa théorie des germes dûs aux microorganismes aujourd'hui universellement reconnue.

Créateur de l'asepsie, du vaccin contre la rage en 1885, de sérums, il nous a surtout légué un éponyme, la pasteurisation, éliminant ainsi par cette pratique de nombreuses maladies jusqu'alors mortelles.

RUE GALLIÉNI

Cette rue déclive relie l'avenue Pasteur au boulevard de la Laïta.

+ +
+

Joseph Galliéni (1849-1916):

Originaire de Saint-Béat, en Haute-Garonne, ce général commença sa carrière dans les colonies; il prit part à la conquête du Soudan et de Madagascar. Gouverneur de Paris pendant la grande guerre, on lui doit l'envoi sur le front des fameux taxis de la Marne en 1914. Il fut ministre de la guerre quelques mois avant sa mort. Il fut nommé maréchal à titre posthume en 1921.

RUE ERNEST RENAN

Courte rue traversière entre la rue Galliéni et la rue Curie.

+ +
+

Ernest Renan (1823-1892):

Ce philologue, philosophe religieux et historien, natif de Tréguier, est bien oublié de nos jours. Destiné au sacerdoce, ce chrétien s'éleva contre le dogmatisme étroit de l'église catholique et dans ses nombreux ouvrages, écrits dans une langue des plus pures, il rechercha, par des moyens scientifiques, à analyser les faits religieux du monde hébraïque et chrétien.

Titulaire de la chaire d'Hébreu au Collège de France, membre de l'Académie Française, il aura une grande influence sur les historiens et littérateurs de la seconde moitié du XIXème siècle.

RUE PIERRE CURIE

Elle relie l'avenue Pasteur à la rue Victor Hugo.

+ +
+

Pierre Curie (1859-1906):

Savant, spécialiste de la radio-activité, découvrit le radium en 1898 avec son épouse Marie. En 1903, ils reçurent avec Becquerel le prix Nobel de physique. Marie Curie poursuivit après la mort de son mari, ses recherches sur l'emploi du radium en thérapeutique. Prix Nobel de chimie en 1911, elle fut la première femme élue à l'Académie de Médecine.

RUE MARECHAL FOCH

Longeant le côté sud du parc du Bel-Air, cette voie relie également l'avenue Pasteur à la rue Victor Hugo.

+ +
+

Ferdinand Foch (1851-1929):

Tarbaïis d'origine, ce grand soldat commença sa carrière comme professeur de tactique à l'Ecole de guerre dont il devint le directeur à la veille de la guerre de 1914. Vainqueur des batailles de la Marne de 1914 et de 1918, il devint commandant suprême des armées alliées et fut nommé maréchal de France le 7 août 1919.

Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française, le maréchal Foch fut inhumé aux Invalides.

RUE VICTOR HUGO

Partant du boulevard de la Laïta, cette rue remonte jusqu'au parc du Bel-Air.

+ +
+

Victor Hugo (1802-1885):

Fils de Sigisbert, général et comte d'Empire, cet écrivain prolifique naquit à Besançon; il commença à écrire à l'âge de 15 ans et seule la mort arrêta sa plume. Il excella dans tous les genres littéraires, de la poésie épique au roman, de la poésie satirique aux oeuvres dramatiques. Exilé volontaire sous le second Empire, il composa à Guernesey quelques-unes de ses plus belles oeuvres. Revenu à Paris après la chute de Napoléon III, il connaîtra le triomphe. A sa mort, des obsèques nationales le conduiront de l'Arc de Triomphe au Panthéon.

PASSAGE SAINT-NICOLAS

C'est un escalier descendant du parc du Bel-Air, à l'extrémité de la rue Victor Hugo, pour rejoindre le boulevard de la Laïta, au-dessus de l'emplacement de l'ancien moulin Saint-Nicolas.

RUE ALFRED DE MUSSET

Cette rue sans issue, parallèle à la rue Victor Hugo, a son origine dans le boulevard de la Laïta et surplombe la partie inférieure du boulevard de la Gare.

+ +

Alfred de Musset (1810-1857):

Ce poète romantique parisien se rendit célèbre dès l'âge de 21 ans. Amant fou de George Sand pendant quelques mois, son dépit éclate dans sa "Confession d'un enfant du siècle". A l'âge de 30 ans, c'est déjà un homme fini qui plonge dans l'alcoolisme et la débauche. "Les nuits" écrites après sa rupture avec la dame de Nohant sont immortelles.

RUE DU PARC ET PARC DU BEL-AIR

Située derrière le jardin du Bel-Air, cette rue sans habitat est une simple allée. Le parc ne fut aménagé qu'en 1934 à l'emplacement de la place de la République ainsi dénommée le 3 novembre 1929.

Des allées rayonnantes délimitent des aires gazonnées plantées de buissons et d'arbres d'essences diverses. Lieu calme incitant au repos et à la méditation, ce parc agréable est malheureusement peu fréquenté de par son excentration par rapport aux centres urbains d'activité ... et de sa signalisation confidentielle.

PLACE DU BEL-AIR

Place très en pente, elle est née de la convergence ancienne de la rue Clohars, du chemin de Moëlan (rue Henry Dunant) et du vieux chemin de Clohars qui partait du quai; cette place, inexistante au début du siècle fut aménagée en 1928 après abattage de quatorze marronniers qui l'ornaient, et dénommée, l'année suivante, place du Bel-Air.

RUE HENRY DUNANT (16 MARS 1963)

Cette voie descendant de la place du Bel-Air vers le pont de Moëlan doit son nom à l'implantation en 1962 d'un centre de médecine préventive, remplaçant l'ancien dispensaire de la Croix-Rouge situé auparavant rue de l'Hôpital. Ce centre humanitaire dénommé aujourd'hui centre médico-social est géré par le Conseil Général du Finistère. Il entra en activité en 1964. Avant 1963, la dénomination officielle de cette rue était chemin départemen-

tal n° 16 plus connu sous le nom de route de Clohars. C'était une voie charretière qui fut élargie en 1929 lors de la création du lotissement du Bel-Air. Avant 1820, ce chemin était plus connu sous le nom de chemin de Moëlan.

+ +
+ +

Henry Dunant (1828-1910):

Ce philanthrope genevois consacra son existence à atténuer les souffrances humaines consécutives à la guerre et soigner les blessés. Avec quatre autres Suisses il fonda en 1863 le Comité International de la Croix-Rouge.

C'est pour célébrer le centenaire de la création du C.I.C.R. que la municipalité baptisa cette ancienne route de Clohars, ayant rejeté la proposition de donner le nom d'Henry Dunant à la place du Bel-Air.

CHEMIN DES CORDIERS (1950)

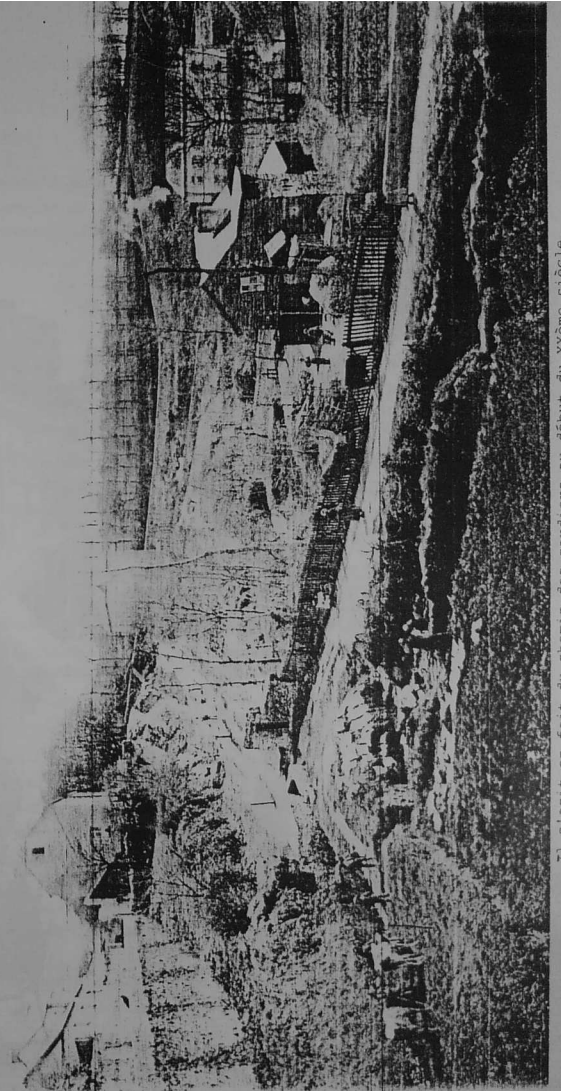
Descendant de la rue de l'Enfer, ce vieux chemin longe le bief du Dourdu qui alimentait trois moulins et se termine au boulevard de la Gare.

La tradition désigne ce quartier comme un lieu maudit, dit l'Enfer. On dit, qu'au Moyen-Age, les lépreux de l'Hôpital Frémour étaient assignés à résidence dans cet emplacement éloigné de la ville afin d'éviter la contagion. Pour permettre la survie de ces malades, ils furent autorisés à tresser des cordes de chanvre. Après la construction d'une léproserie à Trélivalaire, la tradition du métier de cordier se maintint cependant au bord du Dourdu, et cela, jusqu'aux années récentes, puisque le dernier cordier quimperlois, M. Joseph Doussal arrêta son activité en 1969. Une carte postale du début du siècle montre le chantier d'un cordier dans ce chemin.

RUE DE L'ENFER

Petite venelle très escarpée entre le boulevard de la Laïta, près de la place du Bel-Air, et le boulevard de la Gare, elle doit son nom au lieu de regroupement des lépreux au Moyen-Age.

Ces derniers étaient en effet rejetés totalement de la société, étant jugés incurables et contagieux, ils étaient considérés comme civilement morts et l'Eglise prononçait avec solennité leur "séparation" d'avec les vivants. (cf pièces justificatives page 635 dans "Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix" de dom Placide Le Duc. Sentence de séparation d'un lépreux par le chambrier de Sainte-Croix en 1453).



Il s'agit en fait du chemin des cordiers au début du XXème siècle.

RUELLES DISPARUES:

Elles furent supprimées en 1909.

RUELLE DES URSULINES

Elle partait de l'angle nord supérieur de l'actuelle avenue Aristide Briand, longeait le mur de clôture du couvent des religieuses pour se terminer à l'ancienne chapelle Sainte-Catherine.

RUELLE SAINTE-CATHERINE

Voir précédemment.

+ +
+

Le quartier du Bel-Air, en cours de rénovation, est un havre de paix où la circulation automobile est négligeable, malheureusement il ne mérite pas son nom, des effluves désagréables provenant du Dourdu et de la station d'épuration des eaux usées de Saint-Nicolas -de capacité insuffisante- escaladent régulièrement la montagne Sainte-Catherine. La municipalité et les industriels concernés étudient les remèdes à cette pollution olfactive.

RUE GENOT (1946)

Reliant la place Saint-Michel à la place des Ecoles, cette voie est la seconde rue commerçante de la Haute-Ville après la rue Savary.

Elle doit son nom à une famille qui connut un destin tragique lors de la dernière guerre mondiale.

+ +
+

Fils d'un commerçant grossiste en alimentation, Eugène Génot membre du réseau de résistance "Vengeance" dès 1942, fut arrêté, sur dénonciation, par la Gestapo le 27 février 1944. Le lendemain, son père, sa mère et ses deux sœurs subirent le même sort. Eugène et son père Auguste furent déportés et moururent au camp de Neuengamme. Sa mère et sa sœur aînée décédèrent au camp de Ravensbrück; la cadette Annie fut retrouvée vivante en 1945 au camp de concentration de Belsen, mais décéda, peu après sa libération du typhus.

Une plaque fixée sur leur ancienne maison d'habitation, 12 rue Génot, rappelle leur martyre.

+ +
+

Avant la délibération du conseil municipal du 30 mars 1946, la

36 - QUIMPERLE.
La Rue des Ecoles et l'Eglise Saint-Michel.



Vers 1900 ...
Il s'agit naturellement de
l'église Notre-Dame.

NE RIDE

rue Génot portait, depuis le 21 juillet 1898, le nom de rue des Ecoles, plusieurs écoles publiques étant regroupées dans l'ancien enclos des pères Capucins, à l'extrémité nord de cette voie.

Cette artère principale de la Haute-Ville reçut le nom de rue des Ecoles en 1898, à la suite d'une réclamation des riverains datée du 9 janvier 1888 qui n'appréciaient plus le nom de rue aux Chiens, jugé péjoratif par ses habitants. Peut-être avaient-ils oublié que ce nom était vieux de plus de quatre cents années. Selon la tradition, cette dénomination aurait été donnée au début du XV^{ème} siècle sous le règne du duc de Bretagne Jean V, suite à l'installation dans cette rue d'un chenil où était entretenue la meute ducale que le souverain utilisait lors de ses chasses en forêt de Carnoët. La première mention écrite de cette rue aux Chiens que nous avons pu retrouver aux Archives départementales remonte à 1529.

Une très belle cheminée de cette époque est visible au fond d'un magasin situé au n° 1 de la rue Génot.

La rue aux Chiens, fort étroite, fut alignée en 1822 par destruction de certaines maisons faisant saillie sur la chaussée où des goulots d'étranglement limitaient la largeur de la rue à trois mètres; elle fut uniformément portée à sept mètres.

Une venelle sans dénomination connue, presque parallèle à la rue actuelle partait de l'actuelle rue Laënnec, derrière la maison portant le n° 1 et débouchait à la hauteur du n° 4 de la rue Génot. L'amorce de cette venelle est encore visible derrière un portail métallique, 1 rue Laënnec.

Selon le terrier de 1683, il n'y avait que deux maisons dans cette venelle, l'une, longue de 15 m environ appartenant à M^{rs} Jacques Cadiou, "prestre", anciennement dénommée "Le Four Guillas", l'autre, moitié moins longue appartenant à un certain François Toury.

(Entre 1678 et 1888 on dénombrait 17 maisons dans la rue aux Chiens. En 1993 la rue Génot en comporte une de plus).

RUE MADAME MOREAU (2 NOVEMBRE 1930)

Partant de la place Carnot, cette rue très accidentée s'élève directement vers la place Saint-Michel par plusieurs volées d'escaliers pour se terminer par une rampe en pente raide débouchant sur la place de la Haute-Ville, entre les rues Gauguin et Génot.

+ +
+

Louise-Jeanne-Marie Moreau était la soeur de l'ancien maire de Quimperlé, Alexis Savary. Elle naquit à Quimperlé le 12 novembre 1853. Epouse d'un entrepreneur en couverture et plomberie, Julien Moreau 'décédé en 1929, elle suivit son mari dans la tombe quinze mois après, le 22 septembre 1930. Comme son frère Alexis, elle quitta ce monde sans descendance et, par testament, elle institua la ville de Quimperlé légataire de tous ses biens. Son legs fut contesté à deux reprises, en 1933 et en 1935, par des héritiers éloignés, mais ils furent déboutés par la cour d'appel de Rennes. La liquidation effective de ses biens ne s'opéra qu'en 1936.

+ +
+

Cette rue est encore connue des vieux Quimperlois sous le nom de rue des Chambriers que l'on retrouve dans un aveu de 1632. Les escaliers furent refaits en 1890 afin de porter à six mètres la largeur de cette voie, mais les travaux ne furent terminés qu'en 1911.

Auparavant, la rue des Chambriers n'était qu'un raccourci fort incommode reliant la Basse-Ville à la Haute-Ville, chemin étroit d'un peu plus de deux mètres de large.

Cette rue était surtout bordée de jardins, quelques maisons ne se trouvant qu'à ses extrémités. Si en 1683, on décomptait huit maisons, on n'en retrouvait que cinq un siècle après, en 1792.

L'origine du mot "Chambrier" reste encore de nos jours bien obscure. Certains historiens ont avancé que ce nom vient du titre que portait le moine de l'abbaye de Sainte-Croix chargé de la gestion financière des biens de l'abbaye. Celle-ci aurait été propriétaire de maisons qu'elle louait à des habitants peu fortunés. Or les textes officiels des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles sont formels: toutes les demeures de cette rue appartenaient à des particuliers dûment imposés dont tous les noms nous sont connus depuis le début du XVII^{ème} siècle.

D'autres historiens firent ressortir que cette rue aurait abrité de misérables maisons dénommées "chambres" mais le livre-terrier couvrant la période 1678-1683 ne révèle rien de tel.

Autre hypothèse aussi invérifiable que topographiquement acceptable: dans cette rue en pente, travaillèrent ou habitèrent des chanvriers qui roussaient leur chanvre dans des bassins situés au bas de la rue, au bord de l'Isle. Il y aurait eu, à une époque indéterminée, la mutation du "v" en "b" et chanvrier serait devenu chambrier, mutation très fréquente dans notre langue (1).

(Il est à noter que le plan de la ville de 1774 attribue le nom de Chanvriers à cette rue).

Cette hypothèse semble être confortée par l'ancien nom de la rue Thiers, qui, de la rue des Chambriers au Poullou se dénommait rue Cribérien, vieux vocable breton que l'on trouve au XV^{ème} siècle, signifiant cardeurs ou peigneurs de chanvre ou de lin (krib: peigne- kriber: peigneur).

Le rapprochement de ces deux noms de rues voisines semblerait donc indiquer qu'une activité chanvrière fut exercée dans ce quartier jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle ou au début du suivant, le nom de Cribérien disparaissant alors pour faire place à la route royale de Nantes à Audierne.

+++++

(1) le mot cannabis a donné chanvre (1283) chènevis (1205) canepière dans le sud-est de la France, chanevière (1226) puis che-nevière ailleurs.

RUE LAENNEC (1898)

Située au milieu de la rive est de la rue Génot, cette courte voie descend vers la rue Madame Moreau.

+ +
+

Théophile-René-Hyacinthe Laënnec (1781-1826):

Natif de Quimper, René Laënnec descend d'une vieille famille de notaires royaux, dont l'un, Vincent, notaire de Cadol, mourut dans les rangs des Ligueurs, en 1596, sur la chaussée du château de Quimerch à Bannalec.

Son père, Théophile-Marie, receveur des décimes du clergé de Quimper (sénéchal des régaires) menait une vie désordonnée. Veuf à l'âge de trente-neuf ans, il abandonna ses trois enfants aux bons soins de son frère, Guillaume, médecin et recteur de la Faculté de Nantes. Le père indigne, criblé de dettes, perdit sa situation lors de la Révolution et vint à Quimper où lui fut offert un poste de juge puis la présidence du tribunal de district.

Abandonné à l'âge de sept ans, René Laënnec, commença ses études de médecine à l'Hôtel-Dieu de Nantes (dénommé alors temple de l'Humanité) alors qu'il n'avait que quinze ans, en septembre 1795.

Il vint à Paris en 1801 et décrocha en 1803 le premier prix de médecine et de chirurgie. Célèbre, jaloué, déjà tuberculeux, il dirigea à partir de 1816 un service de l'hôpital Necker.

Inventeur du stéthoscope et de l'auscultation il consacra le reste de sa courte existence à la pathologie pulmonaire. Professeur au Collège de France, il devint chef de clinique à l'hôpital de la Charité en 1824.

Rongé par la tuberculose, il rendit plusieurs fois visite à son ami, le docteur Beaugendre de Quimperlé chez qui il se trouvait encore le 7 juin 1826. Epuisé, il se retira deux jours après dans son manoir de Kerlouarnec en Ploaré. François Beaugendre, ancien médecin de Marine, revenu à Quimperlé en 1819, s'installa auprès de son ami Laënnec à Ploaré le 5 juillet et l'assista jusqu'à sa mort qui survint le dimanche 13 août.

(Source: Dr Roger Kervran "Laënnec, médecin breton"- Ed. Hachette 1955).

+ +
+

Cette rue, très ancienne, était anonyme jusqu'au début du XIX^{ème} siècle; ne comportant aucune habitation, elle était désignée comme la venelle des Chambriers ou le chemin conduisant de la rue des Chambriers à la rue aux Chiens.

Sur le plan de 1820 qui sera annexé au cadastre de 1824, la venelle prit le nom de rue des Attraitts qu'elle gardera jusqu'en 1898. Ce mot, oublié de nos jours dans son acception ancienne, signifiait dépotoir, littéralement dépôt de choses que l'on traîne avec soi, issu du latin "ad trahere". Les abords de la venelle inhabitée et non cultivée recevaient tous les détritrus domestiques des riverains de la rue aux Chiens (rue Génot) malgré les interdictions répétées de la municipalité quimperloise de l'époque.

RUE LANGOR (XVII^{ème} SIECLE)

Perpendiculaire à la rue Génot, cette rue traverse la rue Cornic-Duchêne pour descendre brutalement sur la rue des Tanneries.

Ce nom de Langor qui est un nom de lieu évoque une terre inculte située sur une hauteur. A la fin du XVI^{ème} siècle, un maire de Quimperlé, Jehan Mahault est qualifié de sieur de Langor.

Au XVII^{ème} siècle, cette voie n'était qu'une venelle avec seulement trois maisons; en quittant la rue aux Chiens (rue Génot) il y avait à gauche, une unique maison ayant une façade de dix mètres sur la venelle à l'angle de la rue aux Chiens, le reste de la venelle étant bordé de champs. Du côté droit, également près de la rue aux Chiens, deux maisons: la première ayant une façade de 5, 85 mètres sur la venelle et sa voisine mitoyenne une façade de 11, 70 mètres. Suivaient trois jardins dont celui du milieu appar-

tenait aux Ursulines.

La venelle de Langor s'arrêtait à "la venelle conduisant de la place Saint-Michel à la rue Leuriou", venelle qui deviendra la rue aux Vaches puis Cornic-Duchêne le 21 juillet 1898, après des élargissements successifs.

Au-delà, jusqu'au Dourdu, ce n'était que bois et prairies.

Ce fut probablement après 1764 que fut percé le segment de la rue Langor entre la rue Cornic-Duchêne et l'actuelle rue des Tanneries. En cette année-là, un Suisse, Ulrich Engliet, installa une tannerie au bord du Dourdu après avoir acheté un terrain qui était délimité par les actuelles rue Langor, rue des Tanneries, rue Leuriou et rue Cornic-Duchêne.

Le plan "cadastral" de 1774 désigne ce quadrilatère sous le vocable "Enclos de la Tannerie d'Inglair".

Ce fut ce tanneur suisse qui fit construire le presbytère actuel, qui était sa demeure principale. Cette propriété de 5105 mètres carrés comportait en outre un jardin, une cour, deux vergers, une prairie et un "hangard".

La tannerie se trouvait au bord d'un étang obtenu par l'élargissement du ruisseau Dourdu.

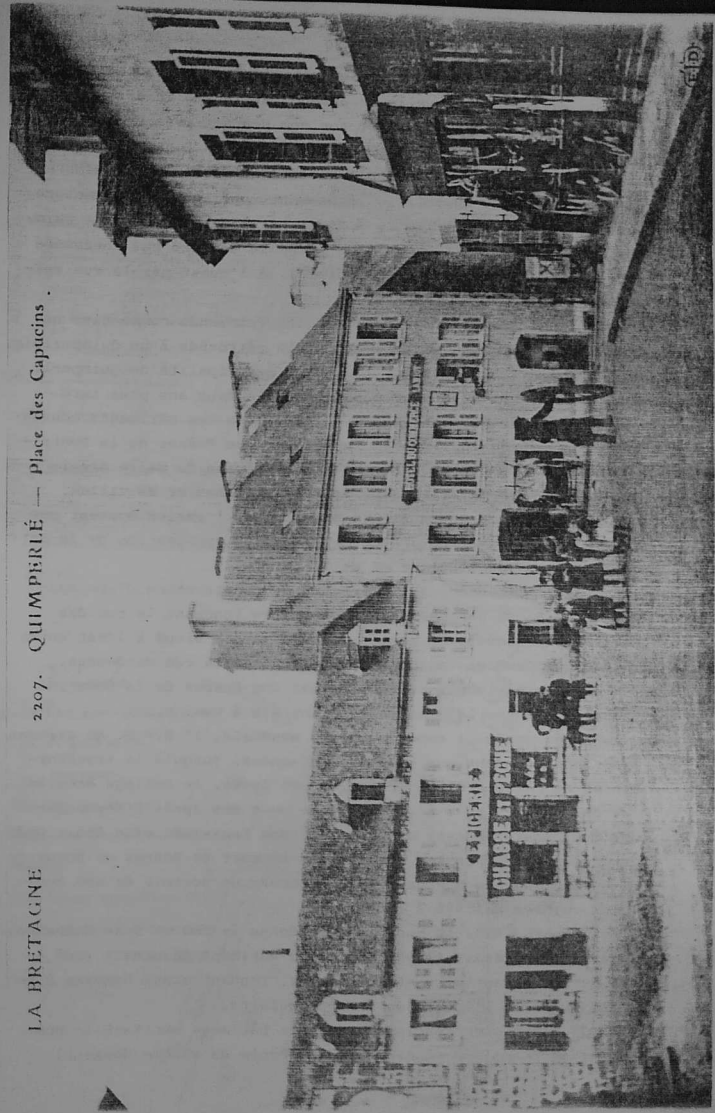
La rue nouvelle ouverte reçut alors le nom de rue des Tanneries que l'on retrouve sur le plan cadastral de 1820, probablement par erreur car la matrice de la contribution foncière de 1792 désigne cette section de rue comme appartenant à la rue Langor. Il semble toutefois que cette portion de rue porta indifféremment, au cours du XIX^{ème} siècle, les noms de rue Langor et de rue des Tanneries, car ce dernier nom se retrouve dans une délibération du conseil municipal de 1876.

Il faudra attendre la fin de ce siècle pour que l'appellation de la rue soit définitive, le nom de rue des Tanneries étant attribué au "chemin de la Petite Fontaine" qui longeait le Dourdu de Keranmoulin à la rue de l'Hôpital Frémur.

PLACE DES ECOLES (1911)

Carrefour des rues Génot, Bisson, Mellac et Leuriou, cette place porta pendant plus de deux siècles le nom de place des Capucins, jusqu'à ce que la municipalité décidât, le 20 juillet 1911, de l'actuelle dénomination afin de chasser le souvenir de ces écoles congrégationnistes que combattit avec vigueur, entre 1902 et 1905, le très anticlérical président du Conseil, Emile Combes.

En 1993, il n'y a plus d'écoles donnant sur cette place mais deux d'entre elles subsistent à proximité dans l'ancien enclos



LA BRETAGNE

2207. QUIMPERLÉ — Place des Capucins

des Capucins, l'école maternelle dont l'entrée est rue Bisson et l'école primaire à laquelle on accède par la rue Thiers.

Cette place mérita cependant son nom pendant près d'un siècle et demi.

Le couvent des Capucins, créé en 1653 et terminé en novembre 1667 occupait une superficie légèrement supérieure à un hectare (12 310 m²). Il était limité à l'est par l'actuelle rue de Quimper, au nord par la rue des Eaux (venelle aujourd'hui condamnée entre la rue Mellac et la rue Thiers), à l'ouest par la rue Mellac et au sud par la rue Bisson.

Saisi en 1793, l'enclos des Capucins fut vendu comme bien national à M. Maujouan de Lorient qui le rétrocéda à un Quimperlois, M. Chancellay. L'enclos fut loué à la municipalité de Quimperlé en 1832 et finalement acheté par la ville deux ans plus tard.

Au collège communal installé en 1832 dans les bâtiments conventuels succéda de 1853 à 1884 le collège des Frères de la Doctrine Chrétienne, puis en 1887, sous l'impulsion du maire Alexis Savary, l'école primaire supérieure de garçons et de filles.

En 1907, l'E.P.S. de filles émigra dans l'ancien couvent des Ursulines qui venaient d'être expulsées en application de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

En 1938, commencèrent les travaux de construction d'une nouvelle E.P.S. de garçons dans une prairie longeant la rue des Eaux puis perpendiculairement dans le jardin situé à l'est entre la rue des Jardins (aujourd'hui Bisson) et la rue ci-dessus.

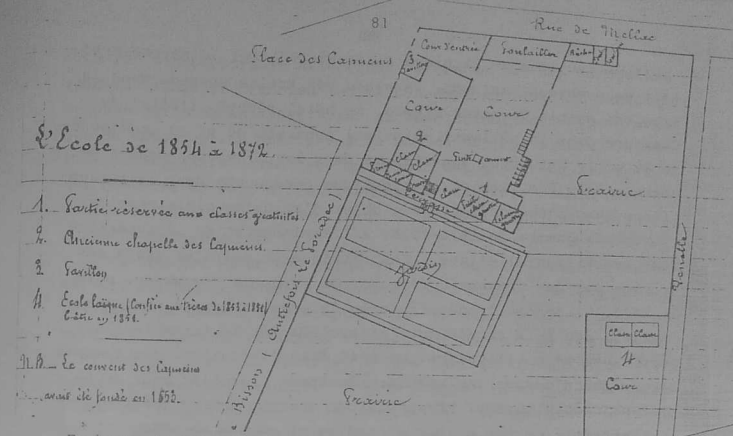
Plusieurs bâtiments construits par les Frères de la Doctrine Chrétienne entre 1872 et 1875 furent mis à bas.

Terminée après la seconde guerre mondiale, l'E.P.S. de garçons fonctionna pendant une vingtaine d'années, jusqu'à la transformation de cette école en C.E.S. et en lycée, le collège émigrant rue Jules Ferry en 1965 et le lycée deux ans après à Kerneuzec.

L'inélégante bâtisse en équerre, (une troisième aile était prévue) construite par les architectes Lecourt de Rennes et Dutartre de Lorient abrita quelques années encore un dortoir et une école d'infirmières de 1976 à 1989.

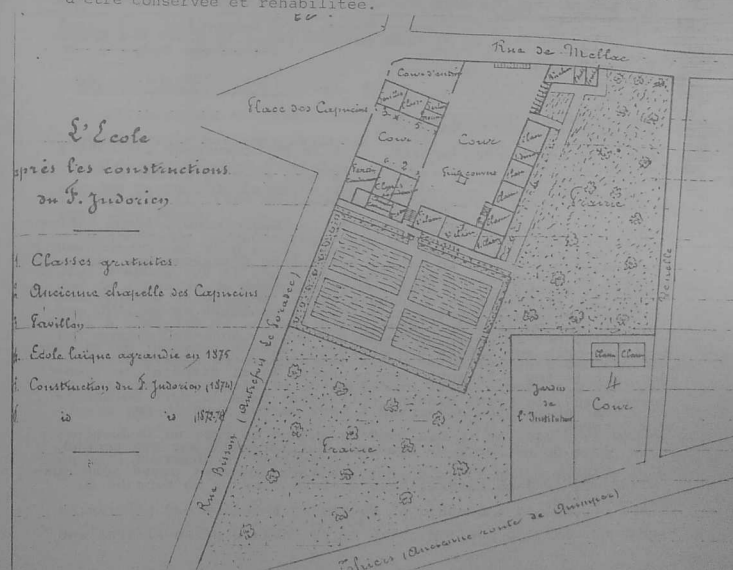
Le 21 mars 1979, la municipalité donna le nom de Jean Guéhenno, essayiste fougérais (1890-1978) à ce bâtiment désormais voué à des activités sociales et syndicales, rendant ainsi hommage à ce chroniqueur de l'époque du Front Populaire.

Seuls l'ancienne conciergerie et le bâtiment abritant le commissariat de police témoignent de l'école du siècle dernier.



En haut: Le couvent des Capucins transformé en école.
En bas: Les agrandissements dus au frère Judorien. Le bâtiment parallèle à la rue Bisson est disparu en 1957.

Le "pavillon" qui subsiste au coin de la rue Mellac est le dernier vestige du vieux couvent. Cette solide construction mérite d'être conservée et réhabilitée.



Située non loin de la place Saint-Michel dont le marché attirait de nombreux chalands, la place des Ecoles posséda dans la première moitié de notre siècle, un hôtel réputé, l'Hôtel du Commerce dont le bâtiment principal subsiste au n° 10 et l'annexe au n° 2. Cet hôtel appartenait dans les premières années de notre siècle à M. Lamiot, pittoresque personnage dont la ressemblance avec Clémenceau était l'objet d'amicales plaisanteries.

Avant la guerre de 1914-1918, à l'emplacement de la supérette Timy (ex-Prisunic) existait une fabrique de voitures anglaises tirées par des chevaux - créée par M. François Rigoussen, puis en 1923, M. Jérôme Tréguier y créa le premier garage pour automobiles; son fils Armand qui lui succéda dut le fermer en 1939 pour cause de mobilisation. De 1940 à la libération, les troupes allemandes d'occupation réquisitionnèrent l'atelier pour en faire leur propre garage. Prisonnier de guerre, Armand Tréguier revint affaibli de son séjour en stalag et décéda en 1946.

Cet ancien garage ne retrouva une activité qu'en novembre 1963 lorsque s'ouvrit une succursale du magasin de grande distribution "Prisunic".

RUE BISSON (1898)

Cette rue étroite et très abrupte relie la place des Ecoles à la rue Thiers.

+ +
+

Hippolyte Bisson (1796-1827):

Natif de Guéméné-sur-Scorff, ce fils de commerçant lorientais embarqua comme mousse à l'âge de 16 ans, avant d'entrer à l'école de Marine à Brest. Enseigne de vaisseau en 1821, il rejoignit l'escadre du Levant en 1827 à bord de la "Magicienne". Ayant capturé le "Panayoti", bateau-pirate grec, il en prit le commandement. Éloigné de son escadre par un coup de vent, il fut soudain assailli par une flottille de vaisseaux turcs. Débarquant presquetout l'équipage sur un îlot de l'archipel Stampali, il fit face à l'ennemi qui prit son bateau à l'abordage. Bisson refusant de se rendre, mit le feu à la soute aux poudres. Ainsi disparut le 5 novembre 1827, le brave Bisson, entraînant dans la mort soixante-dix pirates.

Le récit de cet acte de bravoure fut rapporté par son second, Yves Trémintin, de l'île de Batz, miraculeusement sauvé avec quatre matelots.

+ +
+

La rue Bisson portait avant 1898 le nom de rue des Jardins, voie qui longeait l'ancien enclos des Capucins qui fut vendu comme bien national en 1793. Avant la Révolution, cette rue n'avait pas de dénomination précise; à la fin du XVII^e siècle, le terrier la désignait comme "rue ou chemin descendant de la croix des Capucins au pont d'Isol"; au siècle suivant: chemin des Capucins ou chemin du Poradec jusqu'à la Révolution qui chassa les Capucins de Quimperlé.

Cette rue fut inhabitée jusqu'au début du XX^e siècle; le côté nord abrite le centre Guéhenno et deux écoles, maternelle et primaire. Le côté sud ne comporte que trois maisons et d'anciens murs de clôture de jardins d'une hauteur moyenne de trois mètres.

Au bas de cette rue se trouvait une imprimerie où fut tiré un petit journal hebdomadaire "L'Echo Breton", propriété de la famille Le Louédec durant trois générations. Tirant jusqu'à trois mille exemplaires, ce journal de quatre à huit pages vécut soixante-huit ans après sa création par le maire Jules Le Louédec, avant de s'éteindre en 1977, l'imprimerie tenue par son petit-fils ayant succombé à de graves revers financiers. De cette époque révolue, il ne subsiste qu'un bâtiment industriel délabré, fort laid, badigeonné d'un enduit rouge brique et bleu d'outremer des plus agressifs.

RUE DU PORADEC (1898)

Officialisée en 1898, cette ruelle de quelques mètres de longueur, sans habitat, relie la rue de Quimper à la rue Thiers par quelques marches d'escalier. Au XVIII^e siècle, la rue du Poradec partait de la place des Capucins pour se terminer au bord de l'Isola.

Le nom de ce raccourci est issu d'un ancien lieudit signifiant enclos appartenant à un certain Ouadec ou Roadec situé au nord-est de l'enclos de Porzenbars, ces deux enclos réunis formant aux XVII^e et XVIII^e siècles l'enclos des Capucins (aujourd'hui centre Guéhenno, école Bisson et école de la rue Thiers).

L'orthographe de ce quartier a peu varié au cours des siècles. Un acte de vente daté du 10 septembre 1629 (A.D.F. 5 H 345) mentionne que Jacques Denizo vend à Marguerin Pégasse un jardin au Porzoadec; en 1652 on rencontre Porz Radec; en 1669 Port Radec, en 1671 Porradec et Poradec.

Le Poradec se situait dans un quadrilatère dont le périmètre suivait la rue Mellac à partir de la place des Ecoles, la rue des Eaux (venelle partant du n° 4 rue Mellac, derrière la crêpe-

ria Ty-qwehall), descendait jusqu'à l'Isle, longeait la rive droite de la rivière en aval et remontait par un chemin aujourd'hui disparu pour rattraper la rue Bisson, appelée autrefois chemin du Poradec, chemin des Capucins puis rue des Jardins.

Ce périmètre a pu être déterminé en exploitant les aveux de l'abbaye de Sainte-Croix rédigés entre 1652 et 1692. Un acte de vente, du 10 avril 1671, de deux vieilles maisons par Catherine de Jauréguy à Louis Derouéz et d'un jardin affermé à M. Deschamps "maistre apotiquaire" nous apprend qu'au Poradec, il y avait d'autres jardins mitoyens, "un bois de haute fustaye", une fontaine et que le tout donnait "du levant sur le chemin qui mesne le long de la rivière d'Isol au manoir de Saint-Guenollé".

RUE DU COMBOUT (XIXÈME SIÈCLE)

Prenant son origine au pied de la partie montante de la rue de Quimper, elle se termine en voie privée à l'entrée des Pape-teries de Mauduit, parallèlement à la rive droite de l'Isle.

Cette voie ayant été examinée dans le chapitre consacré à la rue de Quimper, nous ajouterons les précisions suivantes :

Il est curieux de constater qu'un nom de famille ait été donné à une rue et à un lieudit, alors que ce lieudit était connu pendant des siècles sous le toponyme consacré à un saint breton extrêmement populaire. Comment est-on passé de Saint-Guénolé, fondateur de l'abbaye de Landévennec au nom du Combout, anciens seigneurs à Querrien puis à Quimperlé ?

Le "chemin qui conduit au manoir noble de Saint-Guénolé" est devenu chemin puis rue du Combout au XIXème siècle.

Officiellement, par délibération du conseil municipal du 27 avril 1905, sur proposition de l'industriel Louis Rivière, cette rue reçut le nom de rue Savary, en mémoire d'un ancien maire de Quimperlé, Alexis Savary qui installa la première usine métallurgique entre le chemin du Combout et l'Isle (1). Cette décision ne fut jamais appliquée et ce fut la grande Rue qui bénéficia de ce nom en 1913.

(1) Les bâtiments de l'usine Rivière, toujours debout, sont occupés actuellement par les Ets Lorans.

RUE MELLAC (XVIIIÈME SIÈCLE)

Partant de la place des Ecoles pour s'achever au sommet de la rue Thiers, cette très ancienne voie se prolongeait au nord, par une route conduisant par Mellac et Bannalec à Quimper.

Cette rue était appelée rue de Porzambar ou Pors an Bars dans

SAVARY - ANDRÉ-CHAPPE



QUIMPER

des actes officiels remontant à 1524. L'enclos de Pors en Bars ayant été vendu aux Capucins en 1653 et leur couvent terminé en 1667, le nom de cette prairie tomba dans l'oubli et celui de Mellac prédomina.

En 1792, cette rue était bordée de trente maisons, la majorité située sur le côté ouest, la rive est comportant surtout des jardins, des vergers et un pré.

Au cours du XIX^{ème} siècle, toutes les maisons furent reconstruites sauf une (au n° 4) afin d'élargir la rue; les travaux commencés sous Louis-Philippe furent terminés sous Napoléon III.

RUE DES EAUX (SUPPRIMÉE LE 2 SEPTEMBRE 1898)

Cette ruelle reliait la rue Mellac à la rue Thiers, dénommée alors route royale de Nantes à Audierne. Aujourd'hui murée, on aperçoit toujours son tracé indiqué par un vieux mur derrière la crêperie Ty-gwechall (4 rue Mellac) et dans la cour de l'école primaire de la rue Thiers.

Le nom de la rue provient d'un important caniveau destiné à écouler les eaux pluviales de la rue Mellac. Cette ruelle passait entre des jardins cernés de hauts murs, sans immeuble d'habitation; la décision de déclassement prise en 1898 fut motivée par le fait que cette voie était "un véritable foyer d'immondices, elle constitue un foyer d'infection".

RUE LEURIOU (1502)

Voie de liaison entre la place des Ecoles et la rue de Pont-Aven, via la place Jean Jaurès, elle tire son nom du breton pluriel de "leur": aire, surface plane.

Les premières maisons ne furent édifiées qu'au XVIII^{ème} siècle. Le terrier établi entre 1678 et 1683 ne fait état en ce lieu que de six jardins entre la place des Capucins et une venelle conduisant à la place Saint-Michel qui deviendra rue aux Vaches, puis Cornic-Duchêne. La jonction avec l'actuelle place Jean Jaurès et la rue des Tanneries n'existait pas encore. En 1792, la matrice de la contribution foncière ne relève que neuf maisons, la rue Leuriou atteignant alors la rue de la Petite Fontaine, devenue au début du XX^{ème} siècle la rue des Tanneries, la place Jean Jaurès étant alors un terrain vague. Seul le côté droit, en partant de l'actuelle place des Ecoles, était bordé de huit maisons et de quelques jardins au début du siècle dernier, la seule maison du côté gauche était à l'emplacement actuel de la Banque de Bretagne, le reste de la rue étant bordé de jardins.

L'urbanisation complète de cette rue sera l'oeuvre de la seconde moitié du siècle dernier.

RUE CORNIC-DUCHÈNE (1898)

Cette voie reliant la rue Leuriou à la place Saint-Michel n'a pas cent ans d'âge et sa largeur actuelle ne date que de 1904 où elle passa de 3 mètres 50 à 6 mètres.

+ +
+

Charles Cornic (1731-1809) dit Duchêne:

Né à Morlaix, il embarqua comme mousse dès l'âge de huit ans sur les navires de son père, capitaine, négociant et armateur de Bréhat. En 1756, devenu corsaire et commandant l'Agathe, il ramena à Brest, pendant la guerre de Sept ans, vingt-six navires pris aux Anglais.

Lieutenant de frégate à 26 ans, il continua à courir sus à l'Anglais ramenant de nombreuses prises en France. Lieutenant de vaisseau et commandant le Protée, navire de 64 canons, cette promotion déplaça à la Noblesse à qui étaient réservés les grades d'officier dans la Royale, et Cornic-Duchêne dut démissionner.

En 1790, il fut nommé colonel général de l'artillerie de Bordeaux et en 1793, il devint l'adjoint du ministre de la Marine, Dalbarade. En 1794, il revint à Morlaix; membre du directoire du district, il devint directeur du port de Morlaix. Il décéda le 12 septembre 1809 dans sa ville natale qui lui éleva une statue en 1897.

+ +
+

Avant 1898, la rue Cornic-Duchêne était dénommée rue aux Vaches depuis le 24 août 1820; c'était un simple chemin de 2m 50 à 3m 50 de large, bordé de murs, sans aucune habitation, servant au passage des bovins que les paysans de la paroisse de Lothéa, venant des quartiers du Beaubois et de Kerbertrand alors essentiellement agricoles, menaient au marché de la place Saint-Michel.

Venant de la rue Leuriou, sur le côté droit, s'allongeait un haut mur de pierre jusqu'à la rue Langor bordant l'ancienne propriété du manufacturier suisse Englier, rachetée en 1780, après faillite, par Vincent-Samuel Billette, le futur Constituant. Entre la rue Langor et l'angle de la place Saint-Michel étaient des jardins. L'autre côté de la rue était totalement inhabité, seuls des murs clôturant des jardins délimitaient ce passage aux vaches.

En 1904, il fut décidé d'élargir cette rue, devenue Cornic-Du-

chêne en 1898, en démolissant un mur sur une trentaine de mètres de longueur, appartenant au colonel Théven de Guéléran afin de porter la largeur de la rue à la norme générale de six mètres, n'ayant antérieurement que trois mètres cinquante de large.

RUE DE L'HOPITAL-FREMEUR (DIX-HUITIEME SIECLE)

Partant de la place Saint-Michel pour rejoindre le boulevard de la Gare, cette rue est à cheval sur deux anciennes paroisses, celle de Saint-Michel et celle de Lothéa que sépare le Dourdu, ruisseau dénommé Frémur avant l'installation de tanneries le long de son cours.

La partie descendante de la place Saint-Michel vers le grand ruisseau (Frotteur devenu Frémur, puis Frémur) se dénommait rue de l'Hôpital et la section de rue remontant vers l'ouest, rue Frémur se prolongeant par la rue Saint-Yves.

Nous ignorons la date à laquelle l'abbaye de Sainte-Croix (?) fit construire le premier hôpital de Quimperlé en ce lieu qui avait pour fonction les soins aux pauvres et aux lépreux, ce fut peut-être au XIII^{ème} siècle; les bâtiments que nous découvrons à gauche en descendant de la place Saint-Michel ont été remis en état en 1528, ainsi que l'atteste un phylactère sculpté sur la façade de la chapelle dédiée à Saint-Eutrope. A la fin du XVII^{ème} siècle, cinq maisons se trouvaient au dessus de "l'hospital et Hôtel-Dieu", et cinq autres entre ce dernier et le pont Coz sur le Frémur.

L'autre côté de la rue était, à la même époque, bordé de quinze maisons dont une seule, à tourelle aujourd'hui tronquée, a été conservée, en mauvais état, au n° 2. Une mesure de sauvegarde serait la bienvenue afin de préserver ce témoignage d'un habitat urbain du XVI^{ème} siècle dans ce quartier pauvre en maisons anciennes.

RUE DES TANNERIES (1905)

Reliant la rue de l'Hôpital-Frémur à la place Jean-Jaurès, cette voie ancienne fut le chemin de desserte aux nombreuses tanneries qui bordèrent la rive gauche du Frotteur (le grand ruisseau) devenu le Dourdu (l'eau noire) par sa coloration due aux rejets sombres et malodorants des tanneries.

Les tanneries s'installèrent au Moyen-Age à Quimperlé dès le développement de la Haute-Ville aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles. Depuis l'Antiquité jusqu'au milieu de notre siècle, le principal client des tanneurs ... fut le cheval dont le harnachement exi-

geait une foule d'accessoires en cuir. La fabrication du cuir à chaussures n'apparut que sous la Révolution pour chausser les armées de la République, la grande majorité des Bretons étant attachés aux sabots de bois.

Le premier aveu concernant une tannerie remonte à 1532. En 1670, on décomptait treize tanneries entre le Beaubois et l'hôpital et un seul moulin à tan situé en aval (au dessous de l'actuelle rue Dunant). Tous les tanneurs se plaignaient à cette époque qu'il n'y eût qu'un seul moulin à broyer l'écorce de chêne et qu'il était éloigné de leur industrie (la rue des Gorgennes s'appela jusqu'à la fin du siècle dernier, le chemin du Moulin à tan).

Ce ne fut qu'au XVIII^{ème} siècle, qu'un second moulin à tan s'installa sur les bords du Dourdu, au Coat-Kaër.

La dernière tannerie quimperloise, implantée au pied de la Roche-Beaubois ferma ses portes en décembre 1917, avec la mort de son propriétaire, Louis Marseille.

Le dernier bâtiment rappelant cette industrie, fut démoli en 1987 pour construire les bureaux de la Chambre des Métiers. Il avait appartenu au XVIII^{ème} siècle au tanneur suisse Englier dont la manufacture de cuirs fut mise en faillite en 1780 et reprise par Vincent-Samuel Billette de Villeroche.

Avant 1905, la rue des Tanneries se dénommait chemin de la Petite Fontaine, celui-ci longeant la rive gauche du Dourdu de Kernours jusqu'à l'Hôpital-Frémur.

Ce chemin fut élargi, par segments successifs, entre 1902 et 1904 afin d'accéder plus commodément à la rue de Pont-Aven, qui, à cette époque était "notre champ de foire aux chevaux", la prairie qui deviendra place Jean Jaurès étant insuffisante pour recevoir tous les animaux présentés à la vente (D.C.M.Q. 17 juin 1902).

En 1902 également la municipalité demanda l'élargissement de la rue du Pont Regousse (1), mais aucune suite ne fut donnée à ce projet. Le pont en bois sur le Dourdu au bout de la rue des Tanneries subsista encore une trentaine d'années jusqu'à son délabrement complet et la rue du Pont Regousse qui permettait l'accès au boulevard de la Gare fut condamnée. Cette ruelle, aujourd'hui barrée en son milieu est encore visible entre le parking du magasin "Intermarché" et l'immeuble du centre vétérinaire, 56 boulevard de la Gare.

(1) Pont Regousse: pont ar re coz, le pont de ceux qui sont vieux (roz en dialecte quimperlois se prononce gous).

PLACE JEAN JAURES (1929)

Cette place ombragée -devenue parc automobile depuis qu'un commerce de grande distribution s'est installé de l'autre côté du Dourdu- se situe entre la rue de Pont-Aven et les rues Leuriou et des Tanneries.

+ +
+

Jean Jaurès (1859-1914):

Originaire de Castres, ce professeur de philosophie fut élu, sans étiquette, député du Tarn à l'âge de 26 ans. Adhérant au parti socialiste en 1893, il en devint rapidement le leader et fonda en 1904 le journal "L'Humanité". D'une autorité morale indiscutée, pacifiste, ce maître à penser du socialisme moderne fut assassiné le 31 juillet 1914, trois jours après le début de la première guerre mondiale.

+ +
+

La place Jean Jaurès était autrefois une prairie située entre le chemin de la Petite Fontaine et le Dourdu. Elle fut transformée en champ de foire aux chevaux à la demande d'Alexis Savary, maire de Quimperlé de 1886 à 1896, qui la fit aménager et planter d'arbres afin d'abriter maquignons et équidés; cette place aux Chevaux fut finalement acquise par la municipalité en 1904.

Auparavant, la foire aux chevaux se tenait place Saint-Michel, dans l'angle sud, non loin du couvent des Ursulines et de la rue Clohars. Un aveu du 12 juin 1736 (A.D.F. 5 H 334) fait état de la "rue aux Porcs et marché aux Chevaux" en ce lieu.

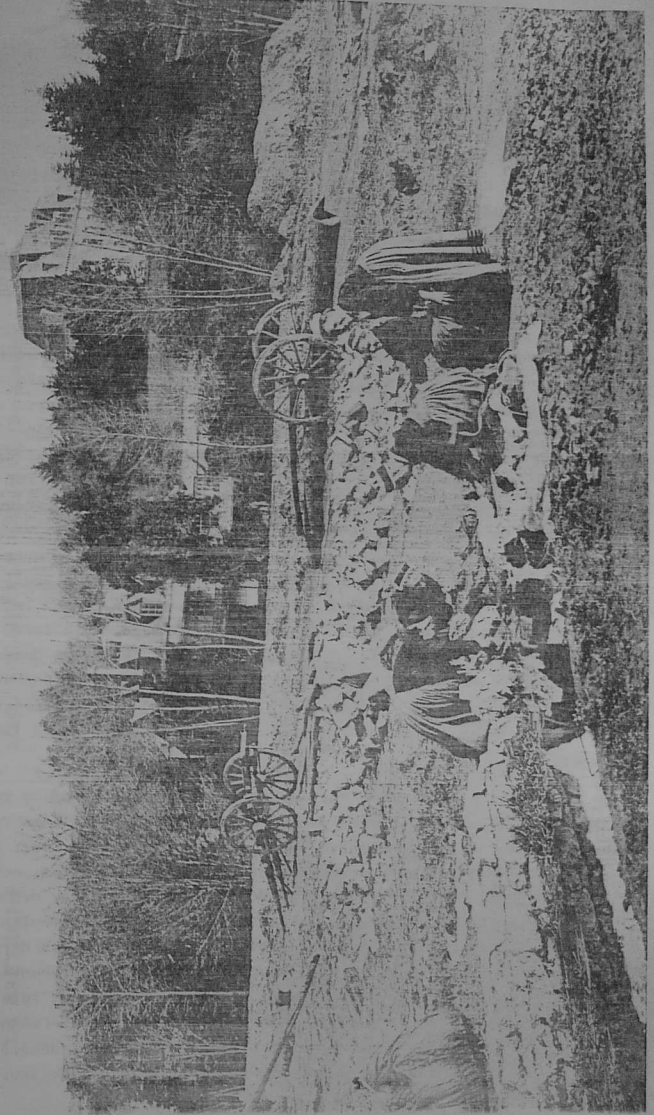
La construction du nouvel hôpital au cours de la dernière décennie du siècle dernier contraignit le marché aux porcs à émigrer place Parmentier et le marché aux chevaux sur la nouvelle place préparée à cet effet près de la rue de Pont-Aven. Cette future place Jean Jaurès s'avéra rapidement trop exigüe et la foire s'étendit sur la rue de Pont-Aven elle-même, entravant la circulation à un point tel, qu'en 1902, un conseiller municipal s'insurgea contre cette emprise sur la voie publique.

La foire aux chevaux périclita après la seconde guerre mondiale, dans les années 50, le tracteur ayant remplacé le brave cheval de trait.

RUE DE PONT-AVEN (1898)

Partant du carrefour des rue Thiers, du Couëdic et Mellac, cette rue traverse le faubourg ouest de Quimperlé en direction

743. QUIMPERLÉ - Un Lavoir



Le lavoir du Coat-Kaër vers 1910. Derrière, la maison Marseille et l'actuel Hôtel de Ville.

de la cité des peintres.

Percée au milieu du XVIII^{ème} siècle, elle fut élargie fort modestement en 1762 dans le cadre des grands travaux entrepris par le duc d'Aiguillon afin de doter la Bretagne de routes carrossables; cette rue était un tronçon de la route royale n° 4 de Nantes à Lanvéoc, par Brest, qui devint sous la République la route départementale n° 1 d'Hennebont à Brest.

Notre étude se limitant à l'ancienne paroisse de Saint-Michel nous n'examinerons cette voie qu'entre la rue Mellac et le Coat-Kaër, le Dourdu faisant la frontière entre cette paroisse et celle de Lothéa.

Cette route de Pont-Aven était tracée à travers champs, longeant la colline de la Roche-Beaubois. La première maison construite en 1862, devenue aujourd'hui mairie, le fut par le fondateur des Papeteries de Mauduit, Joseph-Gabriel de Mauduit. (cf La Roche-Beaubois- Hôtel de Ville de Quimperlé- Chronique de la Sté d'Histoire du Pays de Kemperle- nouvelle série n° 2- décembre 1991).

La mise en service, en 1863, de la ligne de chemin de fer entraîna un développement du quartier de la gare et partant de cette rue qui vit se bâtir quelques maisons de part et d'autre de la chaussée entre la rue du Poullou et la venelle du Poulligoudu. En face de la Roche-Beaubois se trouvait un talus; la rue de Pont-Aven, fort étroite jusqu'au boulevard de la Gare ne fut élargie qu'en 1904 (D.C.M.Q. 18 février 1904); en dessous de l'impasse de la Roche-Beaubois, on ne rencontrait qu'un vaste terrain vague, un lavoir sur le Dourdu et d'anciens bâtiments de la Papeterie de Mauduit laissés à l'abandon à partir de 1880.

VENELLE DU POULIGOUDU

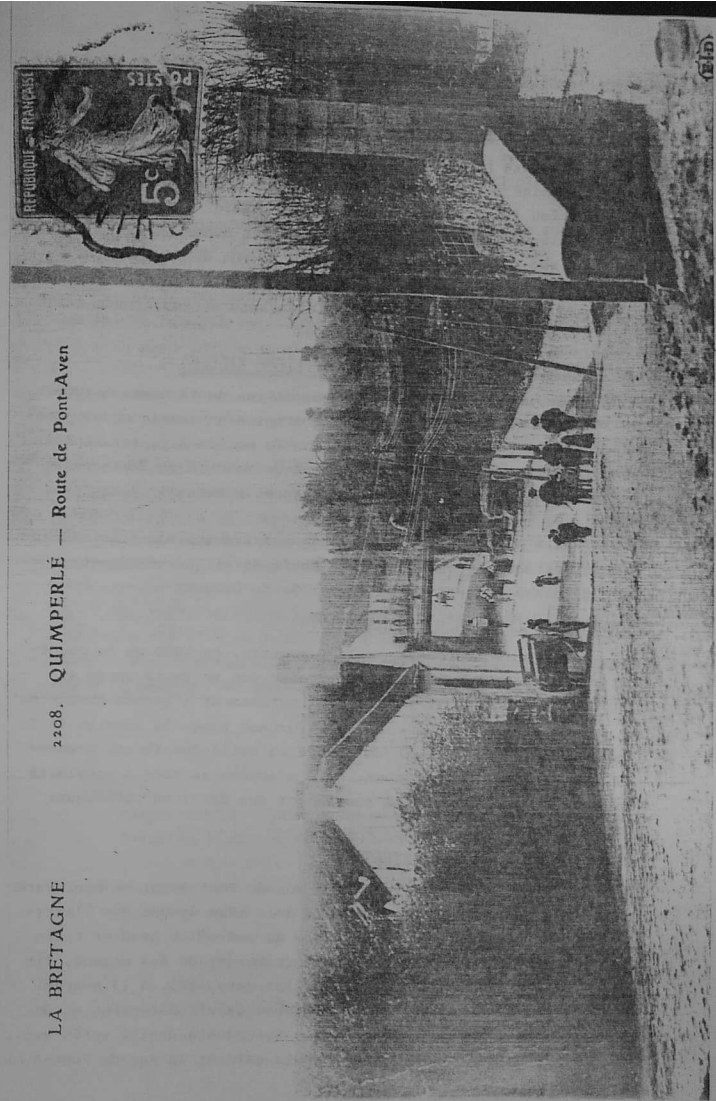
Partant de la rue de Pont-Aven, cette venelle longe le parc de la mairie pour s'achever dans les jardins de l'hôtel des Finances. Ce chemin fut aménagé après la construction en 1862, de l'actuelle mairie. Commencant par trois volées d'escalier, cette venelle escalade la colline entre de hauts murs sur deux centaines de mètres. Large de deux mètres cinquante au départ, elle s'achève en un petit chemin deux fois moins large sur les derniers soixante mètres. Une demi-douzaine de pavillons récents se cachent derrière le mur nord-est de cette pittoresque voie.

En 1992, cette venelle faillit se dénommer rue Marcel Calippe, ancien marin des Forces Françaises Libres et récemment décédé. Les habitants tenant à conserver le nom fort original de leur



2208. QUIMPERLÉ — Route de Pont-Aven

LA BRETAGNE



Photographie datant du début du XVIII^{ème} siècle.

venelle, la municipalité décida d'honorer ce soldat de de Gaulle en offrant son nom au parc entourant la mairie.

RUE DU POULIGOUDU

Cette voie prenant son origine au sommet de la côte du Poulou se termine à l'entrée du nouvel hôtel des Finances dont la construction fut décidée le 25 février 1982.

Le Pouligoudu (Poulligou du: les petites mares noires) est le quartier sud du Poulou compris entre la rue du Couëdic, le ruisseau du Dourdu et la Roche-Beaubois; ce dernier domaine créé par Joseph de Mauduit faisait partie intégrante du Pouligoudu avant 1862.

IMPASSE DE LA ROCHE-BEAUBOIS (XVIIIÈME SIÈCLE)

Cette impasse tracée entre la colline de la Roche-Beaubois et l'avenue du Coat-Kaër était à l'origine un simple chemin desservant à la veille de la Révolution le moulin à papier exploité par deux cousins Armand et Joseph de Mauduit et la tannerie Guilbaud qui deviendra en 1806 la tannerie Marsille jusqu'en 1917.

Une villa et quelques vieux bâtiments industriels très heureusement restaurés, construits par Louis Marsille, témoignent encore du passé industriel de la vallée du Dourdu.

AVENUE DU COAT-KAËR (28 MARS 1984)

Cette voie tracée après la fermeture, en 1980 de la coopérative agricole du Coat-Kaër qui cessa son activité après 49 ans de fonctionnement, suit approximativement l'ancien chemin de la Petite Fontaine. A l'est, cette avenue longe le domaine de la Roche-Beaubois, à l'ouest se trouve la salle des fêtes. Commencant au sud rue de Pont-Aven, elle s'achève au nord à proximité des bureaux de la Sécurité Sociale et des Services techniques municipaux.

BOULEVARD DE LA GARE (1863)

Reliant le quai Brizeux à la rue de Pont-Aven, ce boulevard sinueux et accidenté fut construit à la même époque que l'arrivée du chemin de fer en Cornouaille du sud où le premier train venant de Lorient, formé de deux motrices et de dix wagons, fit son entrée à Quimperlé le dimanche 1er mars 1863, à 13 heures.

Taillée dans le rocher de la montagne Sainte-Catherine et de la colline de Kergostiou, cette rue bifurque à droite après avoir franchi le ruisseau pour rejoindre la gare et la rue de Pont-Aven.

Jusqu'à l'angle de la rue Henry Dunant, le boulevard remplaça l'ancien chemin de Clohars dont les vestiges subsistent dans la partie haute entre le boulevard de la Laïta et celui de la Gare; au dessus de la place Winston Churchill le boulevard de la Gare prit la place d'une voie dénommée chemin de l'Hospice qui dépendait de la paroisse de Lothéa.

Pratiquement inhabité dans sa partie montante, le boulevard de la Gare abrita une conserverie de 1929 à 1980. Située sur le Dourdu entre Ty-Bordeaux et le Bel-Air, cette conserverie de poissons et de légumes fut dirigée jusqu'en 1955 par la famille Guerlesquin. Complètement obsolète elle fut reprise quelques années plus tard par la société Raphalen qui ferma ses portes en avril 1980. Les bâtiments furent rasés au début de l'année 1988.

En face de la colline de Kergostiou, entre le boulevard de la Gare et le chemin des Cordiers exista également une entreprise de transports créée en 1928 par M. François Mahé. En 1983, cette entreprise possédait 72 gros camions et employait 61 personnes.

Par suite d'erreurs de gestion, cette entreprise périclita rapidement et les bâtiments furent abattus en 1992; sur le terrain désormais disponible, acheté par la ville, la municipalité envisage de créer un complexe sportif à l'usage des scolaires de la Haute-Ville.

Le 9 mai 1899, le conseil municipal envisagea de créer un second boulevard afin de relier directement la gare à la place Saint-Michel en portant la largeur de la rue de l'Hôpital-Prémur à 12 mètres ! La question est toujours en suspens



SOURCES

- Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé.
- Avez de l'abbaye de Sainte-Croix. A.D.F. cotes 5 H 318 à 5 H 351.
- Fours et moulins. A.D.F. cote 5 H 301.
- Voierie. A.D.F. série O cotes 782, 1206 et 1207.
- Livre-terrier "La ville et barre royale de Quimperlé" (1678-1683). Archives de l'abbaye de Landévennec. Retranscrit par Robert Le Roy.
- Rôle de la capitation en 1790. A.D.F.
- Matrice de la contribution foncière de 1792. A.D.F.
- Plan de la ville de Quimperlé en 1774 (Musée municipal).

rue dom Morice).

- Plan de la ville de Quimperlé établi en 1820, annexé au cadastre de 1824.
- Plan cadastral de la ville de Quimperlé établi en 1973, rectifié en 1981.

+++++

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Yves Bellancourt: "La chapelle municipale de Notre-Dame de l'Assomption" in Bulletin de la Société d'Histoire du Pays de Kemperle.
- dom Placide Le Duc: "Histoire de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé (1682) éditée par Th. Clairet, imprimeur à Quimperlé (1863).
- René de Kerviler: "Bibliographie bretonne". (1886 à 1904). Réédition Joseph Floch, Mayenne (1978 et 1985).
- Marcel Kervran: "D'Anaurot à Quimperlé". (1983).
- Léon Maître et Paul de Berthou: "Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé". Le Chevalier, éditeur à Paris (1896).
- Jean-Baptiste Ogée: "Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne (1778 à 1780). Réédition J. Floch, Mayenne (1979).
- Alain Pennec: "Aspects de l'histoire du port de Quimperlé". Bulletin de la Société d'Histoire du Pays de Kemperle. Nouvelle série n° 4 et 5 (1992).
- Potier de Courcy: "Nobiliaire et Armorial de Bretagne. (1842). Réédition J. Floch, Mayenne (1976).
- Jean Savina: "Nos grands chemins ... à la fin de l'Ancien Régime. B.S.A.F. (1925). "Quimperlé et ses environs autrefois". Imprimerie du Télégramme. Brest (1967).

TOPONYMIE:

- Chanoine François Falc'hun: "Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne". Union générale d'éditions (1981).
- Jean-Marie Plonéis: "La toponymie celtique". Tome I (1989). Tome II (1993). Editions du Félin.

ooooooooo

TABLE

	PAGE
Abeilles (rue des)	34
Ajones (rue des)	35
Bart (rue Jean)	31
Beaufrère (square)	35
Bel-Air (place du)	69
Bellevue (rue)	20
Bisson (rue)	82
Bollardièrre (square général de La)	35
Botlan (rue de)	35
Briand (avenue Aristide)	63
Brizeux (quai)	13
Brouzic (rue)	58
Bruyères (impasse des)	36
Camus (rue Albert)	35
Carnot (place)	6
Cartier (rue Jacques)	16
Castors (avenue des)	31
Chateaubriand (rue)	35
Clohars (rue)	59
Coat-Kaër (avenue du)	96
Combier (venelle du)	35
Combout (rue du)	84
Cordiers (chemin des)	70
Cornic-Duchêne (rue)	89
Corniche (rue de la)	30
Corsaires (rue des)	31
Couëdic (impasse du)	30
Couëdic (rue du)	26
Curie (rue Pierre)	67
Duchesse-Anne (impasse de la)	36
Dunant (rue Henry)	69
Eaux (rue des)	88
Ecoles (place des)	78
Ecoliers (chemin des)	35
Enfer (rue de l')	70
Ferry (rue Jules)	66
Foch (rue maréchal)	68
François Ier (rue)	36
Galliéni (rue)	67
Gambetta (place)	43
Gare (boulevard de la)	96
Gauguin (rue Paul)	56
Genêts (allée des)	31
Génot (rue)	72
Grall (rue Xavier)	35
Hôpital-Frémur (rue de l')	90
Hugo (rue Victor)	68
Jaurès (place Jean)	92
Kerquelen (rue)	31
Kerneuzec (boulevard de)	35
Kernours (rue de)	34
Laënnec (rue)	76
Laïta (boulevard de la)	63
Langor (rue)	76
Lauriers (rue des)	36
Le Bas (rue)	17
Le Braz (place Anatole)	35
Len-Goz (rue de)	35
Leuriou (rue)	88

Lycée (rue du)	35
Maisonfort (rue Marthe de La)	31
Maison-Rouge (impasse de la)	36
Marronniers (allée des)	31
Mauduit (rue Joseph de)	35
Mauriac (rue François)	35
Mellac (rue)	84
Moreau (rue Madame)	74
Musset (rue Alfred de)	69
Parc (rue du)	69
Parc Rhu (rue du)	30
Parmentier (place)	44
Pasteur (avenue)	66
Petit Combout (rue du)	30
Petit Combout (venelle du)	30
Pont-Aven (rue de)	92
Poradec (rue du)	83
Portzmoguer (impasse Hervé de)	31
Pouligoudu (rue du)	96
Pouligoudu (venelle du)	94
Primevères (allée des)	31
Quimper (rue de)	21
Renan (rue Ernest)	67
Roche-Beaubois (impasse de la)	96
Sainte-Catherine (venelle)	18
Saint-Michel (place)	46
Saint-Nicolas (passage)	68
Santolines (impasse des)	36
Savary (rue)	37
Surveillante (rue de la)	36
Tanneries (rue des)	90
Thiers (rue)	18
Tour d'Auvergne (rue de La)	9
Ursulines (ruelle des)	72
Vauban (rue)	31
Vieux Kerneuzec (rue du)	34
Villemarqué (rue de La)	42

o+o+o+o+o+o+o
 +o+o+o+o+o+o+
 o+o+o+o+o+o
 +o+o+o+o+
 o+o+o+o
 +

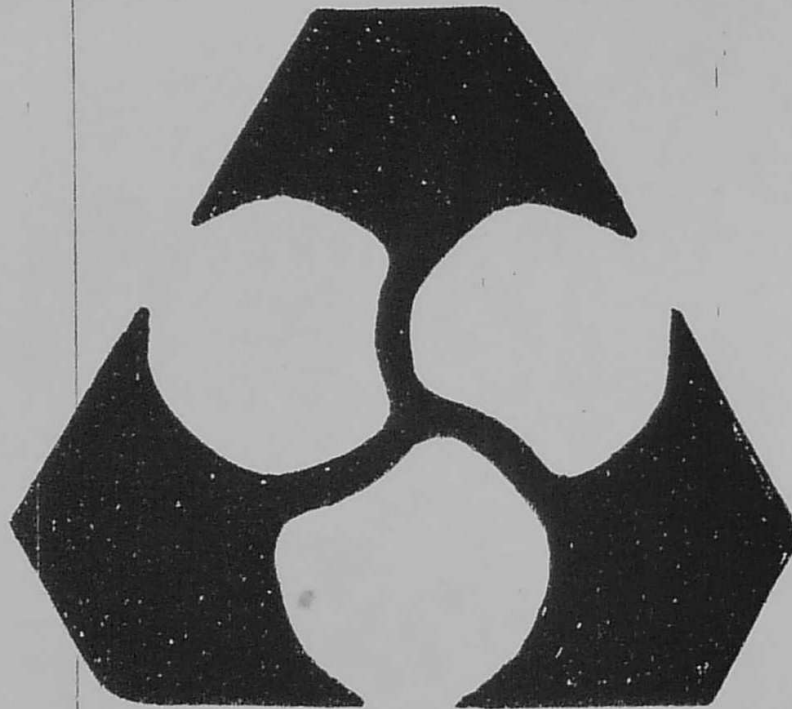
**CREDIT MUTUEL
DE BRETAGNE**

UNE BANQUE A QUI PARLER

29, place Saint Michel - 98.96.15.95

2, place Hervo - 98.96.10.18.

29300 QUIMPERLE



KEF KENGREDIT BREIZH

UN TI-BANK TUET DA SELAOU

29, plasenn Sant Mikel - 98.96.15.95.

2, plasenn Hervo - 98.96.10.18.

29300 KEMPERLE